Peter Handke L'angoisse du gardien de but au moment du penalty



COLLECTION FOLIO

Peter Handke

L'angoisse du gardien de but au moment du penalty

Traduit de l'allemand par Anne Gaudu

Gallimard

Titre original:

DIE ANGST DES TORMANNS BEIM ELFMETER

- © Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main, 1970.
- © Éditions Gallimard, 1972, pour la traduction française.

Peter Handke est né à Griffen, en Autriche, en 1942. Il vit actuellement à Salzbourg. Son œuvre romanesque lui a valu le prix Büchner qui est le prix littéraire allemand le plus important. Il est aussi l'auteur de pièces de théâtre, comme La Chevauchée du lac de Constance et il a porté luimême à l'écran La Femme gauchère. Depuis son premier roman, Le Colporteur, jusqu'à son plus récent, Lent retour, en passant par des œuvres comme Le Malheur indifférent (Folio n° 976) et La Femme gauchère (Folio n° 1192), Peter Handke a construit une œuvre qui fait de lui un des principaux écrivains allemands d'aujourd'hui.

L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty a inspiré un film au grand cinéaste allemand Wim Wenders « Le gardien de but vit le ballon qui franchissait la ligne... »

Le monteur Joseph Bloch, qui avait été un célèbre gardien de but, fut informé, quand il se présenta le matin à son travail, qu'il était congédié. Du moins Bloch interpréta-t-il ainsi le fait que seul le contremaître leva les veux de son casse-croûte lorsqu'il ouvrit la porte de l'abri où les ouvriers faisaient la pause, et Bloch quitta le chantier. Dans la rue, il tendit le bras, mais jamais la voiture qui le dépassa — qu'il ait ou non tendu le bras pour appeler un taxi - n'avait été taxi. Finalement Bloch entendit un coup de frein devant lui; il pivota: un taxi se trouvait maintenant derrière lui, le chauffeur jurait: Bloch pivota de nouveau, monta en voiture et se fit conduire au marché couvert.

C'était une belle journée d'octobre. Bloch mangea une saucisse chaude à un stand, puis se dirigea vers un cinéma en passant entre les stands Tout ce qu'il voyait le dérangeait; il essaya d'en percevoir le moins possible. Il commença à respirer dans la salle de cinéma

Après coup il s'étonna que, au geste par lequel il avait posé l'argent sur la plaque tournante du guichet, sans rien dire, la caissière ait répondu par un autre geste, comme si ça allait de soi. Il vit une pendule électrique à cadran lumineux près de l'écran. Au beau milieu du film, il entendit sonner une cloche; il ne sut pendant longtemps si elle sonnait dans le film ou bien au-dehors, dans l'église située près du marché.

De retour dans la rue, il s'acheta du raisin, particulièrement bon marché à cette époque de l'année. Il poursuivit son chemin; en même temps il mangeait le raisin dont il recrachait les peaux. Le premier hôtel dans lequel il demanda une chambre refusa de le recevoir parce qu'il n'avait avec lui qu'un porte-documents; le portier du second hôtel, situé dans une petite rue, le conduisit lui-même jusqu'à la chambre. Tandis que le portier partait, Bloch s'étendait déjà sur le lit et s'endormait presque aussitôt.

Le soir, il quitta l'hôtel et s'enivra. Puis son ivresse passa et il essaya de téléphoner à des amis; un grand nombre de ces amis n'habitaient pas en ville et l'appareil automatique ne restituait pas les pièces, Bloch se trouva vite à

court de monnaie. Il supposa qu'un policier qui passait s'arrêterait peut-être s'il le saluait; le policier ne répondit pas à son salut. Bloch se demanda si le policier avait pu mal interpréter les paroles qu'il lui avait criées d'un côté à l'autre de la rue et songea à l'aisance avec laquelle la caissière du cinéma, elle, avait fait tourner vers lui la plaque et le ticket. Il avait été si frappé par la rapidité du geste qu'il avait failli oublier de prendre son ticket sur le guichet. Il décida de revoir la caissière.

Quand il arriva près du cinéma, l'éclairage des vitrines s'éteignait. Bloch vit sur une échelle un homme qui remplaçait les lettres du titre par celles du titre du prochain film. Il attendit de pouvoir lire le titre de l'autre film; il regagna son hôtel.

Le lendemain était un samedi: Bloch se décida à rester un jour de plus dans cet hôtel. Pour le petit déjeuner, il était seul dans la salle à manger, à l'exception d'un couple d'Américains; il écouta un moment leur conversation qu'il suivait assez bien parce qu'il était allé plusieurs fois à New York avec son équipe pour un tournoi; puis il sortit vite pour acheter un ou deux journaux. Comme c'était l'édition du samedi, les journaux étaient très lourds ce jour-là; il ne les plia pas mais il les emporta à l'hôtel sous son bras. Il s'installa de

nouveau à la table du petit déjeuner, qu'on avait déjà débarrassée, et mit de côté les pages des petites annonces; ça le déprima. Il vit deux personnes, dehors, avec d'épais journaux. Il retint son souffle en attendant qu'elles soient passées. C'est alors qu'il s'aperçut que c'étaient les deux Américains; il ne les avait jamais vus qu'installés devant une table, dans la salle à manger, et ne les avait pas reconnus dehors.

Ensuite, dans un café-restaurant, il s'attarda devant le verre d'eau qu'on apportait avec la tasse de café. Il se levait de temps en temps et allait chercher un illustré dans les piles posées sur les chaises et les tables destinées à cela; quand la serveuse vint reprendre les illustrés à un moment donné, elle employa en s'éloignant l'expression « table à journaux ». Bloch, que le fait de tourner les pages énervait mais qui ne pouvait reposer une revue sans l'avoir feuilletée jusqu'au bout, essaya d'observer un peu la rue entre-temps; le contraste entre la page de revue et les images changeantes du dehors le calma. Il replaça lui-même les illustrés sur la table à journaux en partant.

Les stands du marché étaient déjà fermés. Un moment, Bloch poussa devant lui, sans y penser, les légumes et les fruits avariés qui se trouvaient sur son passage. Il se soulagea entre deux stands. Il vit alors que partout les planches des baraques étaient noires d'urine.

Les peaux de raisin qu'il avait recrachées la veille étaient toujours là sur le bas-côté. Quand Bloch posa la coupure sur la plaque du guichet, la coupure se coinça en tournant; Bloch eut un prétexte pour parler. La caissière répondit. Il dit encore quelque chose. Comme c'était insolite, la caissière le regarda avec attention. Il eut encore un prétexte pour parler. De nouveau dans la salle de cinéma, Bloch se rappela le roman-feuilleton et le réchaud près de la caissière; il se pencha en arrière et commença à distinguer des détails sur l'écran.

En fin d'après-midi, il se rendit au stade par le tramway. Il prit une place debout, puis s'assit sur les journaux qu'il n'avait toujours pas jetés; les spectateurs de devant lui bouchaient la vue, cela ne le dérangeait pas. Au cours du match, la plupart s'assirent. Bloch ne fut pas reconnu. Il abandonna les journaux par terre, posa dessus une bouteille de bière et, pour ne pas être bloqué dans la foule, sortit du stade avant le coup de sifflet final. Le grand nombre de cars et de tramways presque vides qui stationnaient devant le stade — il s'agissait d'un match de première division — lui fit un effet bizarre. Il s'installa dans un tramway.

Il y resta si longtemps seul, ou presque, qu'il commença à s'impatienter. Est-ce que l'arbitre faisait jouer une prolongation? Quand Bloch leva les yeux, il vit que le soleil déclinait. Il baissa la tête, sans y mettre aucune intention.

Dehors, le vent se mit soudain à souffler. Au coup de sifflet final, fait de trois coups longs, chauffeurs et receveurs montèrent presque aussitôt dans les cars et les tramways et les gens sortirent du stade en courant. Bloch s'imagina entendre les bruits que faisaient les bouteilles de bière tombant sur le terrain : au même moment il entendit le bruit de grains de poussière frappant les vitres; il s'était penché en arrière dans la salle de cinéma et cette fois. quand les spectateurs s'engouffrèrent dans le tramway, il se pencha en avant. Par bonheur, il avait sur lui le programme du cinéma. Il lui sembla qu'on venait d'allumer les projecteurs pour un nocturne. Idée stupide, dit Bloch. Il était mauvais gardien de but pour les nocturnes.

Il essaya un moment de trouver une cabine téléphonique dans le centre; l'appareil arraché gisait sur le sol dans la cabine libre qu'il trouva. Il poursuivit son chemin. Finalement il put téléphoner de la gare de l'Ouest. Comme c'était samedi, il n'eut presque personne au

bout du fil. Enfin une femme qu'il avait connue dans le temps répondit, il dut parler un moment pour lui faire comprendre qui il était. Ils se donnèrent rendez-vous dans un restaurant près de la gare ou Bloch savait ou'il y avait un juke-box. Il tua le temps jusqu'à l'arrivée de la femme en introduisant des pièces dans le juke-box et en demandant à d'autres que lui d'appuyer sur les boutons, entre-temps il examinait les photographies et les autographes de footballeurs aux murs. Le restaurant avait été loué quelques années auparavant par un avant-centre du onze national qui était allé outre-Atlantique comme entraîneur d'une équipe autonome de la division d'honneur, et depuis que cette division avait été supprimée, on ignorait ce qu'il était devenu. Bloch engagea la conversation avec une jeune fille qui, de la table placée près du juke-box, tendait la main à l'aveuglette derrière elle et choisissait toujours le même disque. Elle quitta le restaurant avec lui. Il voulut aller avec elle dans le premier corridor venu mais partout les portes étaient déjà fermées. Quand ils purent ouvrir une porte, ils constatèrent que à en juger d'après les chants, un service religieux se déroulait derrière une deuxième. Ils entrèrent dans un ascenseur qui se trouvait entre la première et la deuxième

porte; Bloch appuya sur le bouton du dernier étage. Alors que l'ascenseur n'avait même pas démarré, la jeune fille voulut en ressortir. Bloch appuya sur le bouton du premier étage; au premier étage, ils sortirent et s'arrêtèrent dans l'escalier; la jeune fille devenait très tendre. Ils grimpèrent les marches jusqu'en haut ensemble. L'ascenseur était au dernier étage; ils entrèrent dans la cabine, descendirent et retournèrent dans la rue.

Bloch marcha un moment à côté de la jeune fille, puis il fit demi-tour et repartit vers le restaurant. La femme, qui n'avait pas encore enlevé son manteau, attendait. Bloch déclara à l'amie de la jeune fille, toujours assise à la table près du juke-box, que la jeune fille ne reviendrait pas et quitta le restaurant avec la femme.

Bloch dit: « Je me sens ridicule, sans manteau, alors que tu en as un. » La femme prit son bras. Pour se dégager, Bloch fit comme s'il voulait lui montrer quelque chose. Puis il ne sut que lui montrer. A l'instant même il eut envie d'acheter un journal du soir. Ils suivirent plusieurs rues sans apercevoir un seul vendeur de journaux. Finalement ils allèrent en autobus jusqu'à la gare du Sud mais la gare était déjà fermée. Bloch fit comme s'il avait peur; mais sa peur était bien réelle. Il dit à la femme

qui, dans l'autobus déjà, avait ouvert son sac à main, y avait tripoté divers objets et lui avait fait comprendre qu'elle était indisposée: « J'ai oublié de déposer un billet », sans savoir ce qu'il entendait exactement par les mots « billet » et « déposer ». En tout cas il monta seul dans un taxi et se fit conduire au marché.

Le cinéma donnait une soirée le samedi et Bloch arriva encore trop tôt. Il alla dans un libre-service des environs et mangea debout un plat froid. Il voulut raconter à la serveuse une histoire drôle dans un minimum de temps; le temps s'étant écoulé avant qu'il ait terminé son histoire, il s'interrompit au milieu d'une phrase et paya. La serveuse rit.

Dans la rue, Bloch rencontra un ami qui lui demanda de l'argent. Il l'insulta. Quand l'ivrogne saisit Bloch par la manche, la rue s'assombrit. L'ivrogne effrayé laissa retomber sa main. Bloch, qui avait prévu que l'enseigne lumineuse du cinéma s'éteindrait, s'éloigna vite. Il retrouva la caissière devant le cinéma; elle se préparait à rejoindre un homme dans une voiture.

Bloch regarda dans sa direction. Déjà assise à l'avant de la voiture, elle répondit à son regard en arrangeant son manteau sous elle; du moins Bloch prit-il cela pour une réponse.

Tout se passa sans incident; la caissière avait fermé la portière et la voiture avait démarré.

Bloch retourna à l'hôtel. Il trouva l'entrée de l'hôtel éclairée mais déserte; quand il prit sa clé au clou, un billet plié tomba de la case; il le déplia, c'était la note. Tandis que Bloch était dans l'entrée, le billet à la main, et observait une valise posée en évidence près de la porte, le portier sortit du cagibi. Aussitôt Bloch lui demanda un journal tout en regardant dans le cagibi dont la porte était restée ouverte; il était évident que le portier y avait dormi sur une chaise qu'il était allé chercher dans l'entrée. Le portier ferma la porte, de sorte que Bloch put tout juste apercevoir un petit escabeau avec une soupière dessus, et il attendit pour parler d'être passé derrière le comptoir. Mais Bloch avait déjà interprété comme une réponse négative le seul fait de fermer la porte et montait l'escalier vers sa chambre. Dans le très long couloir, il ne vit de paire de souliers que devant une seule porte : dans sa chambre. il ôta ses souliers sans défaire les lacets et les déposa lui aussi devant sa porte. Il s'étendit sur le lit et s'endormit sur-le-champ.

Au milieu de la nuit, il se réveilla en sursaut dans un bruit de dispute venant de la chambre voisine; mais peut-être n'était-ce que son ouïe, exacerbée par ce réveil soudain, qui lui faisait prendre les bruits à côté pour des éclats de voix. Il donna un coup de poing sur le mur. Làdessus il entendit vibrer une conduite d'eau. On ferma un robinet; ce fut le silence, il se rendormit.

Le lendemain, Bloch fut réveillé par le téléphone. On lui demanda s'il comptait rester une nuit de plus. Aussitôt Bloch dit oui, le regard fixé sur le porte-documents par terre—il ny avait pas de tabouret pour les valises dans la chambre— et raccrocha. Il alla chercher ses souliers dans le couloir, on ne les avait pas cirés sans doute parce que c'était dimanche, puis il quitta l'hôtel sans prendre de petit déjeuner.

Il se rasa avec un rasoir électrique dans les toilettes de la gare du Sud. Il se doucha dans l'une des cabines. En s'habillant, il lut la rubrique sportive et la chronique judiciaire du journal. Au bout de quelque temps, tandis qu'il lisait — dans les autres cabines tout était plutôt calme —, il eut un sentiment soudain de bien-être. Déjà tout habillé, il s'appuya contre la paroi de la cabine et frappa avec sa chaussure sur la banquette. Ce bruit incita la gardienne, dehors, à poser une question; Bloch n'ayant pas répondu, elle tapa contre la porte. Bloch n ayant toujours pas répondu, la femme, dehors, frappa sur la poignée de la porte avec

une serviette (ou n'importe quoi d'autre) et s'éloigna Bloch, debout, lut le journal jusqu'à la dernière ligne.

Sur la place de la gare, il rencontra un ami qui se rendait en banlieue pour servir d'arbitre dans un match de troisième division. Bloch interpréta cette nouvelle comme une plaisanterie et fit semblant d'v croire en déclarant que, dans ces conditions, il pouvait bien l'accompagner comme juge de touche. Ensuite, l'ami eut beau ouvrir son sac de marin pour lui montrer le costume d'arbitre et les citrons qui s'v trouvaient. Bloch réagit de la même façon, de nouveau il ne prit ces objets que pour des sortes d'accessoires de déguisement et, feignant toujours d'y croire, se déclara prêt à porter le sac de son ami puisqu'il allait avec lui. Et un peu plus tard, alors qu'il était assis près de l'autre dans un train de banlieue, il lui semblait encore qu'il participait à une farce. d'autant plus que le compartiment était presque vide à cette heure de la mi-journée. Quel rapport pouvait-il bien y avoir entre son absence de sérieux et le compartiment vide, Bloch ne pouvait se l'expliquer. Que son ami, portant un sac de marin, se soit rendu en banlieue et que lui, Bloch, l'ait accompagné, qu'ils aient déjeuné ensemble dans un restaurant du coin et gagné ensemble un « terrain de football animé », comme dit Bloch, tout cela lui semblait toujours, quand il revint seul en ville — le match ne lui avait pas plu —, une mascarade, pour lui comme pour l'autre. Pure comédie, pensa Bloch. Sur la place de la gare, il ne rencontra personne, par bonheur.

Il appela son ex-femme d'une cabine téléphonique en bordure d'un parc; elle dit que ça allait bien, mais ne lui posa aucune question. Bloch était agité.

Il s'assit à une terrasse qui était ouverte malgré la saison et commanda une bière. Un peu plus tard, personne n'ayant encore apporté la bière, il s'en alla; et puis le plateau métallique de la table, qui n'était pas recouvert d'une nappe, l'avait aveuglé. Il se posta près de la fenêtre d'un restaurant; les gens y étaient assis devant un poste de télévision. Il regarda un moment. Quelqu'un se tourna vers lui, il poursuivit son chemin.

Dans le jardin public, il se fit attaquer. Un jeune homme lui rabattit brutalement son veston sur les bras par-derrière, un deuxième lui donna un coup de tête sous le menton Bloch fléchit un peu les genoux, envoya un coup de pied au jeune homme en face de lui. Finalement les deux jeunes gens l'entraînèrent derrière un stand de confiseur et le rossèrent. Il s'effondra, ils s'éloignèrent. Bloch nettoya

son visage et son costume dans des toilettes. Il joua au billard dans un café du deuxième arrondissement jusqu'à l'heure des nouvelles sportives à la télévision. Bloch demanda à la serveuse d'allumer le poste, mais regarda l'émission comme si tout ça lui était égal. Il invita la serveuse à boire un verre avec lui. Quand la serveuse revint de l'arrière-salle, où se déroulait une partie clandestine, Bloch se tenait déjà près de la porte; elle passa près de lui, mais ne dit rien; Bloch sortit.

De retour au marché, à la vue des cageots à fruits et à légumes entassés n'importe comment derrière les stands, il eut de nouveau l'impression de quelque chose de comique, trouva ces cageots saugrenus. Comme dans les histoires sans paroles, pensa Bloch qui aimait bien les histoires sans paroles. Cette impression de mascarade et de comédie - « quelle comédie. l'autre avec son sifflet d'arbitre dans son sac de marin », pensa Bloch — disparut enfin dans le cinéma, quand un personnage de film comique prit comme par hasard une trompette en passant devant la vitrine d'un brocanteur et essaya d'en jouer avec le plus grand naturel; alors Bloch reconnut sans tricherie et sans ambiguïté la trompette puis tous les autres objets. Il se calma.

Après la séance, il attendit la caissière entre

les stands du marché. Peu après le début de la dernière séance, elle sortit du cinéma. Pour ne pas lui faire peur en venant vers elle d'entre les boutiques, il resta assis sur un cageot en attendant qu'elle arrive dans un endroit du marché bien éclairé. Un téléphone sonna derrière le rideau de fer baissé de l'un des stands: le numéro de téléphone du stand était inscrit en grosses lettres sur le rideau de fer; « Coup nul! », pensa Bloch aussitôt. Il emboîta le pas à la caissière sans la rattraper. Quand elle monta dans l'autobus, il s'approcha et monta derrière elle. Il s'assit face à elle mais il laissa plusieurs rangées entre eux deux. Ce fut seulement quand de nouveaux voyageurs à l'arrêt suivant lui bouchèrent la vue que Bloch put de nouveau se mettre à réfléchir : elle l'avait regardé et ne l'avait pas reconnu, c'était évident; avait-il été changé à ce point par la bagarre? Bloch se palpa le visage. Il trouva ridicule de se regarder dans la vitre, comme elle le faisait. Il prit le journal dans la poche intérieure de son pardessus, baissa les yeux vers les caractères, mais ne lut pas. Soudain, il se surprit à lire. Un témoin oculaire faisait le récit du meurtre d'un souteneur qui avait reçu dans l'œil une balle tirée à bout portant. « De sa tête, par-derrière, s'envola une chauvesouris qui tomba sur le tapis avec un bruit mat. Mon cœur s'arrêta de battre. » Comme le texte passait sans transition, dans le même paragraphe, à un sujet totalement différent, à une personne différente, il sursauta. « Ils auraient dû commencer un autre paragraphe tout de même! », pensa Bloch que son bref sursaut avait rendu furieux. Il se dirigea vers la caissière par l'allée centrale et s'assit de biais en face d'elle, de façon à pouvoir la regarder; mais il ne la regarda pas.

Quand ils descendirent, Bloch constata qu'ils se trouvaient à l'extérieur de la ville, non loin de l'aéroport. A cette heure, de nuit, l'endroit était très tranquille. Bloch marcha à côté de la jeune fille mais pas comme s'il voulait l'accompagner, ou l'accompagnait tout simplement. Au bout de quelque temps, il la toucha. La jeune fille s'immobilisa, se tourna vers lui et le toucha à son tour, avec une telle violence qu'il sursauta. Un instant, le sac dans sa main libre lui parut plus familier qu'elle-même.

Ils marchèrent côte à côte un moment, à une certaine distance, sans se toucher. Ce fut seulement dans l'escalier qu'il la toucha de nouveau. Elle se mit à courir, il ralentit son allure. Quand il fut arrivé en haut, il reconnut son appartement à la porte grande ouverte. Elle

signala sa présence dans le noir; il s avança vers elle, aussitôt elle se laissa faire.

Le matin, réveillé par un bruit, il regarda par la fenêtre et vit un avion qui se posait. Le scintillement des feux de position à l'arrière le poussa à tirer le rideau. Comme ils n'avaient pas allumé avant, le rideau était resté ouvert. Bloch se coucha et ferma les yeux.

Les veux fermés, il fut pris d'une étrange incapacité de se représenter quoi que ce soit. Malgré ses efforts pour se figurer les objets de la pièce grâce à toutes les dénominations possibles, il ne pouvait s'en représenter aucun; quant à l'avion qu'il venait de voir atterrir et dont il reconnaissait bien le bruit de freinage sur la piste parce qu'il l'avait déjà entendu, il n'aurait pu le dessiner mentalement, lui non plus. Il ouvrit les yeux et regarda un moment vers un angle qui abritait le coincuisine: il enregistra la bouilloire et les fleurs fanées qui pendaient de l'évier. A peine avait-il fermé les yeux que fleurs et bouilloire n'avaient déjà plus de forme visible pour lui. Il eut l'idée de consacrer à ces objets des phrases complètes et non plus seulement des mots, se disant qu'une histoire ainsi formée l'aiderait à se les représenter. La bouilloire siffle. Les fleurs sont un cadeau d'un ami de la jeune fille. Personne n'enlève la bouilloire du réchaud électrique. « Je fais du thé », dit la jeune fille. Rien à faire : Bloch ouvrit les yeux quand cela devint intolérable. A côté de lui, la jeune fille dormait.

Bloch devint nerveux. D une part, cette insistance du décor quand il avait les yeux ouverts de l'autre, cette insistance encore plus pénible des mots consacrés aux objets du décor quand il avait les yeux fermés. « Est-ce parce que je n'ai fait que coucher avec elle? », pensa-t-il. Il alla dans la salle d'eau et resta longtemps sous la douche.

La bouilloire sifflait réellement quand il revint. « La douche ma réveillée. », dit la jeune fille. Il sembla à Bloch quelle s adressait à lui pour la première fois. Il n'avait pas encore retrouvé tous ses esprits, répondit-il. Y avait-il des fourmis dans la théière? « Des fourmis? » Quand l'eau bouillante tomba sur les feuilles de thé au fond de la théière, il vit, au lieu des feuilles de thé, les fourmis sur lesquelles un jour il avait versé de l'eau bouillante. Il rouvrit le rideau.

La lumière ne passait que par l'orifice rond du couvercle de la boîte et le thé paraissait éclairé d'un reflet bizarre par les parois. Bloch devant la table la boîte à la main, regardait fixement par l'ouverture. Cela l'amusait d'être attiré ainsi par la luminosité particulière des feuilles de thé, sans oublier de parler avec la jeune fille. Finalement il rabattit le couvercle sur l'ouverture, mais cessa de parler à l'instant même. La jeune fille n'avait rien remarqué. « Je m'appelle Gerda! », ditelle. Bloch n'avait pas eu la moindre envie de le savoir. N'avait-elle rien remarqué, demanda-t-il, mais déjà elle avait mis un disque, une chanson italienne avec accompagnement de guitares électriques. « J'aime la voix de ce chanteur! », dit-elle. Bloch, qui n'appréciait pas les chansonnettes italiennes, ne dit rien.

Quand elle s'absenta un petit moment pour aller acheter de quoi faire le petit déjeuner -« on est lundi », dit-elle —, Bloch eut enfin la possibilité de regarder tout sans être dérangé. En mangeant, ils parlèrent beaucoup. Au bout de quelque temps, Bloch s'apercut qu'elle parlait de choses qu'il venait à peine d'évoquer comme si déjà elles lui étaient propres, alors que lui, chaque fois qu'il mentionnait une chose dont elle venait de parler, ou bien la citait avec précaution, ou bien, s'il en parlait avec des mots à lui, ajoutait toujours avant un « ce » ou « cette » qui étonnait et maintenait une distance, comme s'il craignait de s'approprier ce qui la concernait. Lorsqu'il parlait du contremaître ou encore d'un footballeur nommé Stumm elle pouvait, tout de suite après dire avec la plus grande familiarité « le contremaître » et « Stumm »; lui par contre, lorsqu elle avait évoqué Freddy, un de ses amis et le Stephanskeller, un bistrot, disait dans chacune de ses réponses : « ce Freddy » et « ce Stephanskeller ». Aucune des paroles de la jeune fille ne donnait confiance à Bloch et il était contrarié de l'entendre exploiter ce qui l disait avec ce qui lui semblait être un énorme sans-gêne.

Il est vrai qu'à plusieurs reprises, par instants, il put parler avec autant de simplicité qu elle; il la questionnait, elle répondait; elle questionnait, il répondait avec simplicité. « Est-ce un avion à réaction? — Non, c'est un avion à hélices. — Où habites-tu? — Dans le deuxième arrondissement. » Il faillit même lui parler de la bagarre.

Pourtant tout le troublait de plus en plus. Il se préparait à lui répondre, se taisait, persuadé qu'elle savait déjà ce qu'il allait dire. Elle devint nerveuse, tourna en rond dans la pièce; elle chercha quoi faire, sourit timidement de temps à autre. Changer les disques fit passer un moment. Elle se leva et s'étendit sur le lit; il s'assit près d'elle. Allait-il au travail aujourd'hui, demanda-t-elle.

Soudain il l'étrangla. Il avait immédiate-

ment serré si fort qu'elle n'avait pas eu le temps de croire à une farce. Bloch entendit des voix au-dehors, dans le couloir. Il avait une peur intense. Il s'aperçut que le nez de la fille coulait. Elle râlait. Finalement il entendit comme un craquement. Cela lui fit l'effet d'une pierre qui heurte soudain le dessous de la voiture dans un chemin cahoteux. Des gouttes de salive étaient tombées sur le lino-léum.

Son oppression était si forte qu'il fut aussitôt pris de fatigue. Il s'étendit sur le plancher, incapable de s'endormir et incapable de lever la tête. Il entendit quelqu'un qui, du dehors, frappait sur la poignée de la porte avec un linge. Il écouta. Il n'y avait rien eu. Donc il avait dû s'endormir malgré tout.

Il ne lui fallut pas longtemps pour se réveiller; à l'instant même, il lui sembla être découvert de partout; comme s'il y avait un courant d'air ici, pensa-t-il. Et il ne s'était même pas fait une écorchure. Il s'imagina pourtant que tout son corps sécrétait un liquide. Il s'était levé et avait essuyé avec un torchon tous les objets qui se trouvaient dans la pièce.

Il regarda par la fenêtre; en bas quelqu'un, un bras chargé de costumes avec leurs cintres, courait sur la pelouse vers un camion de livraison. Il quitta l'immeuble par le monte-charge et marcha quelque temps sans changer de direction. Puis il prit l'autobus de banlieue jusqu'à la gare de tramway; de là, il se rendit dans le centre.

Ouand il arriva à l'hôtel, il constata que, se disant qu'il ne reviendrait plus, on avait déjà récupéré son porte-documents. Pendant qu'il payait, le garçon d'hôtel alla chercher le portedocuments dans le cagibi. Un cercle clair sur le porte-documents prouva à Bloch qu'on avait dû y poser une bouteille de lait dont le fond était mouillé: pendant que le portier cherchait la monnaie, Bloch ouvrit le portedocuments et s'apercut qu'on l'avait aussi fouillé : le manche de la brosse à dents sortait de l'étui de cuir, le poste de radio était maintenant sur le dessus. Bloch voulut s'adresser au garçon mais celui-ci s'était réfugié dans le cagibi. L'espace étant assez étroit derrière le comptoir, Bloch put agripper le portier et lancer son poing en direction de sa figure après avoir pris une profonde inspiration. Le portier fit un bond en arrière, pourtant Bloch ne l'avait pas atteint. Dans le cagibi, le garçon ne bougeait pas. Déjà Bloch partait avec son porte-documents.

Il arriva au bureau du personnel de la firme juste avant la pause de midi et voulut retirer ses papiers. Il s'étonna qu'on ne les ait pas préparés, il fallut même donner quelques coups de fil. Il demanda à son tour la permission d'appeler son ex-femme; au bout du fil, il eut son enfant qui lui dit aussitôt que sa mère était absente en récitant une phrase apprise par cœur, il raccrocha. Entre-temps on avait préparé les papiers; Bloch mit la feuille de paie dans le porte-documents; au moment où il allait demander à l'employée ce qui lui restait de salaire à toucher, elle partait. Bloch posa l'argent de sa communication sur la table et quitta le bâtiment.

Les banques aussi étaient déjà fermées. Il attendit donc dans un parc que midi soit passé pour pouvoir toucher l'argent de son compte courant — il n'avait jamais eu de compteépargne. N'ayant pas beaucoup d'argent devant lui, il décida de revendre son transistor qui était comme neuf. Il alla en autobus jusque chez lui, dans le deuxième arrondissement, et prit aussi un flash et un rasoir électrique. Au magasin, on lui déclara qu'on ne pouvait lui reprendre les objets que s'il en achetait d'autres. Bloch retourna chez lui en autobus et mit dans un sac de voyage deux trophées, simples copies de ceux qu'avait gagnés son équipe dans la Coupe, et aussi une breloque, deux chaussures de foot en plaqué or.

Tout d'abord, personne ne se montra chez le brocanteur et Bloch tira de son sac les objets puis les posa de lui-même sur le comptoir. Il lui sembla alors trop évident qu'en les posant ainsi sur le comptoir, il se comportait comme s'ils étaient déjà vendus; il les reprit vite, les remit même dans le sac et ne les replaça sur le comptoir qu'après y avoir été invité. Il aperçut au fond d'une vitrine une boîte à musique surmontée d'une statuette en porcelaine, la danseuse dans la pose classique. Il crut l'avoir déjà vue, comme chaque fois qu'il voyait une boîte à musique. Sans marchander, il avait aussitôt accepté la première offre pour ses objets.

Puis il s'était rendu à la gare du Sud, portant sur le bras le manteau léger qu'il était allé chercher dans sa chambre. Sur le chemin de l'arrêt d'autobus, il avait croisé la marchande du kiosque où il achetait ses journaux. Elle était vêtue d'un manteau de fourrure et tenait un chien en laisse; elle qui d'habitude bavardait souvent avec lui quand il prenait son journal, le regard attiré par ses doigts noirs tandis qu'il lui remettait la monnaie, cette fois-ci, hors du kiosque, elle ne semblait pas le reconnaître; en tout cas elle ne levait pas les yeux et n'avait pas répondu à son salut.

Les trains en direction de la frontière étant

peu nombreux dans la journée, Bloch, pour tuer le temps jusqu'au prochain départ, alla dans un cinéma d'actualités où il dormit. A un moment donné, il y eut une certaine clarté, le froissement d'un rideau replié ou déplié lui parut trop proche et menaçant. Il ouvrit les yeux pour vérifier si le rideau s'était replié ou déplié. Quelqu'un l'éclaira en plein visage avec une lampe de poche. Bloch fit tomber la lampe des mains du placeur et se réfugia dans les toilettes contiguës à la salle du cinéma. Là, on était tranquille, la lumière du jour y pénétrait; Bloch resta immobile un moment.

Le placeur l'avait suivi, il l'avait menacé de la police; Bloch avait ouvert le robinet, s'était lavé les mains puis avait fait fonctionner le séchoir électrique et avait exposé ses mains à l'air chaud en attendant que le placeur ait disparu.

Puis Bloch s'était brossé les dents. Il avait observé dans la glace comment il se brossait les dents, sa façon de tenir sa main libre, à moitié fermée, dans une drôle de position contre sa poitrine. Du cinéma lui parvenaient les cris et le raffut des personnages d'un dessin animé.

Une ancienne amie de Bloch gérait une auberge dans un village frontalier du sud, lui avait-on dit. Il chercha en vain son numéro de téléphone au bureau de poste de la gare où se trouvaient les annuaires pour tout le pays; il y avait dans la localité quelques restaurants dont les noms de propriétaires n'étaient pas indiqués; de plus, Bloch en eut vite assez de soulever les annuaires — ils étaient alignés sur une étagère, posés sur la tranche. « Tête basse », pensa-t-il soudain. Un policier apparut et lui demanda ses papiers.

Le placeur était venu se plaindre, dit le policier, tout en observant alternativement le passeport et le visage de Bloch. Au bout d'un moment, Bloch décida de présenter des excuses. Mais le policier tendait déjà le passeport en ajoutant que Bloch avait vu pas mal de pays. Bloch ne le regarda pas partir mais fit aussitôt retomber l'annuaire sur la tranche. Quelqu'un poussa un cri; levant les yeux, Bloch vit dans la cabine téléphonique, en face de lui, un ouvrier étranger qui hurlait dans l'appareil. Bloch réfléchit bien et pensa à prendre le car au lieu de prendre le train; il changea son billet et partit effectivement pour la gare routière, après avoir acheté un sandwich et des journaux.

Le car était sur place, toutefois on n'avait pas encore ouvert les portières; les chauffeurs étaient assemblés un peu plus loin et bavardaient. Bloch s'assit sur un banc; le soleil brillait; Bloch mangea le sandwich, mais ne toucha pas aux journaux posés à côté de lui car il voulait les garder en réserve pour ce voyage qui allait durer des heures.

Les coffres sur les côtés du car se remplissaient à peine; presque personne n'avait de bagages. Bloch attendit à l'extérieur que la porte coulissante à l'arrière se ferme. Alors il se dépêcha de monter à l'avant, le véhicule démarra. Aussitôt après, sur un appel lancé du dehors, le car s'arrêta. Bloch ne se retourna pas; une paysanne venait de monter avec un enfant qui pleurait fort. Dans la voiture, l'enfant se calma, le car repartit.

Bloch s'aperçut qu'il était assis juste audessus de la roue; ses pieds avaient glissé sur le plancher bombé. Il alla s'asseoir dans la dernière rangée d'où, si nécessaire, il pouvait facilement regarder la route en arrière. Quand il s'assit, il fixa les yeux du chauffeur dans le rétroviseur, sans que cela ait de signification. Bloch fit un mouvement pour caler derrière lui le porte-documents et en profita pour regarder à l'extérieur. La porte coulissante cliquetait avec force.

L'orientation des sièges obligeait la plupart des voyageurs à regarder vers l'avant, seules les deux rangées devant lui se faisaient face; c'est ainsi que, dès le départ, la plupart des voyageurs assis les uns derrière les autres avaient cessé de se parler alors que les voyageurs qu'il avait devant lui avaient aussitôt repris leurs conversations. Bloch entendait avec plaisir les voix des voyageurs; il était content de pouvoir écouter.

Au bout de quelque temps — l'autocar avait déjà atteint la périphérie - une femme oui était assise à côté de lui, dans le coin, lui fit remarquer qu'il avait perdu des pièces de monnaie. Elle dit: « Cet argent est-il à vous? », et retira, pour lui montrer, une pièce coincée dans la fente entre le dossier et la banquette. Au milieu de la banquette, entre la femme et lui, il y avait une autre pièce, un cent américain. Bloch prit les pièces, répondit qu'il avait dû perdre cet argent avant, quand il s'était retourné. La femme, elle, n'avait pas remarqué qu'il s'était retourné et elle se mit à le questionner, Bloch répondit encore; peu à peu, malgré l'inconfort de leur position, ils échangèrent quelques phrases.

Le fait de parler et d'écouter empêcha Bloch de ranger les pièces. Elles étaient devenues chaudes dans sa main, comme si on venait de les prendre pour lui dans la caisse d'un cinéma. Si les pièces étaient toutes sales, c'était parce qu'on s'en était servi pour tirer le terrain au sort avant une partie de foot, dit-il. « Je n y connais rien », dit la voyageuse. Bloch ouvrit vite le journal. « Pile ou face. », ajoutait-elle déjà, de sorte que Bloch dut replier le journal. Auparavant, quand il s était assis sur le siège au-dessus de la roue, le cordon du manteau qu il avait suspendu au crochet près de lui avait craqué parce qu'il avait tiré trop fort sur la basque pendante. Bloch, son manteau sur les genoux, était assis à côté de la femme, sans défense.

La route était devenue plus mauvaise. La porte coulissante fermait mal et Bloch voyait la lumière qui pénétrait par l'interstice éclairer comme un clignotant l'intérieur du véhicule. Sans regarder vers l'interstice, il aperçut le même clignotement sur la page de journal. Il lut sans sauter une ligne. Puis il leva les yeux et observa les voyageurs à l'avant. Plus ils se trouvaient éloignés, plus c'était agréable de les observer. Au bout de quelque temps, il nota que le clignotement avait cessé dans le véhicule. Dehors, c'était l'obscurité.

Bloch avait mal à la tête parce qu'il n'avait pas l'habitude de percevoir tant de détails, et sans doute aussi à cause de l'odeur de tous les journaux qu'il avait avec lui. Par bonheur, le car s arrêta dans une petite ville et à la station on servit un repas aux voyageurs. Pendant que Bloch se promenait un peu dehors, il entendait

le distributeur de cigarettes qui cliquetait sans arrêt dans le bar, au-dedans. Sur le perron, il aperçut une cabine téléphonique éclairée. Il avait encore dans les oreilles le bourdonnement produit par les vibrations du car, de sorte que le bruit sec du gravier étalé devant la cabine lui fit du bien. Il jeta les journaux dans une corbeille à papier qui se trouvait là et s'enferma dans la cabine. « Je fais une belle cible! », avait-il entendu dire à un personnage de film debout, la nuit, devant une fenêtre.

Personne ne répondit. De retour à l'air libre. Bloch, à l'ombre de la cabine, entendait le déclic bruyant des billards électriques derrière les rideaux tirés. Ouand il entra dans le bar, il constata qu'il n'y avait plus grand monde; la plupart des voyageurs étaient sortis. Bloch but une bière, debout, et alla dans l'entrée; certains étaient déjà installés dans le car, d'autres attendaient près de la portière et parlaient au chauffeur, d'autres étaient plus loin, tournant le dos au véhicule, dans l'obscurité - Bloch, que ces notations mettaient mal à l'aise, se passa la main sur les lèvres. Au lieu de regarder ailleurs tout simplement! Il regarda ailleurs et aperçut dans le couloir des voyageurs qui sortaient des toilettes avec des enfants. La main sur ses lèvres avait eu la même odeur que les poignées métalliques aux

accoudoirs du siège. « Ce n est pas vrai! », pensa Bloch. Le chauffeur était monté en voiture et mettait en marche le moteur pour signaler aux autres qu'ils devaient monter à leur tour. « Comme si on n'avait pas compris sans ça », pensa Bloch. Quand le car démarra, les cigarettes que les voyageurs lançaient vite par les fenêtres projetèrent des étincelles sur la route.

Plus personne n'était assis à côté de Bloch. Bloch se recula dans le coin et étendit ses jambes sur la banquette. Il délaça ses souliers, s'appuya contre la fenêtre latérale et regarda vers l'autre fenêtre, en face. Il croisa les mains sous sa nuque, repoussa avec le pied une miette de pain de la banquette, pressa les avant-bras sur ses oreilles et contempla ses coudes. Il pressa la face interne de ses coudes sur ses tempes, renifla ses manches de chemise, se frotta le menton sur le bras, pencha la tête en arrière et regarda les lampes au plafond. Cette fois, il n'y avait plus de fin! Faute de mieux, il reprit la position assise.

Les ombres des arbres qui se dressaient derrière les talus pivotaient quand le car passait. Les deux essuie-glaces sur le parebrise n'indiquaient pas tout à fait la même direction. On aurait dit que la sacoche près du chauffeur était ouverte. Un objet ressemblant à un gant gisait par terre dans l'allée centrale. Des vaches dormaient dans les prairies en bordure de la route. Il était vain de le contester.

Les voyageurs étaient de plus en plus nombreux à descendre aux arrêts facultatifs. Ils se plaçaient à côté du chauffeur qui les faisait sortir à l'avant. Au cours des arrêts, Bloch entendait les bâches claquer sur le toit. Puis le car s'arrêta une fois de plus et il entendit des cris de bienvenue au-dehors, dans l'obscurité. Un peu plus loin, il distingua un passage à niveau sans barrière.

Le car arriva au village frontalier peu avant minuit. Bloch obtint aussitôt une chambre dans l'hôtel qui marquait la halte. A la femme de chambre qui le conduisait, il posa des questions sur l'amie dont il ne connaissait que le prénom, Hertha. La jeune fille put lui répondre : l'amie de Bloch avait pris en gérance une auberge un peu à l'écart de la localité. « Quel est ce bruit qu'on entend? », demanda Bloch, dans la chambre, à la jeune fille qui avait déjà atteint la porte. « Il y a des jeunes gens qui jouent encore aux boules! », répondit-elle, et elle s'en alla. Sans regarder autour de lui, Bloch se déshabilla, se lava les mains et se coucha. Les roulements et les

heurts en bas durèrent encore un certain temps, mais déjà Bloch s'était endormi.

Il ne s'était pas reveillé tout seul, quelque chose avait dû provoquer son réveil. Tout était silencieux; Bloch chercha ce qui avait bien pu le réveiller; au bout de quelque temps, il s'imagina qu'il avait réagi en sursaut au bruit d'un journal qu'on déplie. Ou encore au craquement de l'armoire Une pièce de monnaie avait dû tomber de la poche du pantalon posé n'importe comment sur la chaise et rouler sous le lit. Il aperçut au mur une gravure représentant le village à l'époque des guerres contre les Turcs: à l'extérieur des remparts. les citovens allaient et venaient : à l'intérieur des remparts, l'inclinaison de la cloche dans le clocher faisait penser en toute logique qu'elle sonnait à la volée. Bloch songea au sonneur soulevé de terre par la corde dans le bas du clocher; il vit que les citoyens, dehors, se dirigeaient tous vers le porche; certains couraient, des enfants dans les bras; un chien se faufilait entre les jambes d'un enfant de sorte que l'enfant paraissait trébucher. Jusqu'à la petite cloche de secours dans le campanile qui paraissait faire la culbute. Sous le lit, il n'y avait qu'une allumette brûlée. Au-dehors, dans le couloir, une clé grinça de nouveau dans une serrure, assez loin; sans doute étaitce cela qui l'avait réveillé.

Pendant le petit déjeuner, Bloch entendit dire qu'un enfant infirme avait disparu depuis deux jours. La femme de chambre le racontait au chauffeur de l'autocar qui avait passé la nuit à l'hôtel et se préparait à repartir avec son véhicule presque vide, comme Bloch l'observa par la fenêtre. Puis la jeune fille partit aussi, de sorte que Bloch fut seul un moment dans la salle à manger. Il empila les journaux sur la chaise près de lui : il lut qu'il ne s'agissait pas d'un enfant estropié mais d'un enfant muet. On en parlait beaucoup, déclara dès son retour la femme de chambre, comme pour donner une explication. Bloch ne sut qu'ajouter. Les bouteilles vides se heurtèrent dans les casiers qu'on transportait d'un bout à l'autre de la cour, au-dehors. Bloch percut les voix des livreurs dans le couloir comme si elles parvenaient du poste de télévision, à côté. La femme de chambre lui avait raconté que la mère de l'hôtelier passait sa journée dans la pièce voisine et regardait toutes les émissions.

Puis Bloch s'acheta une chemise, des sousvêtements et plusieurs paires de chaussettes dans un bazar. On aurait dit que la vendeuse, sortie de la réserve assez obscure au bout d'un moment, ne comprenait pas Bloch qui s'expri-

mait par phrases; il avait fallu qu'il énonce un par un les noms des objets souhaités pour qu'elle s'anime. Tout en ouvrant le tiroir de la caisse, elle avait dit qu'on avait aussi livré des bottes en caoutchouc, et tandis qu'elle lui remettait les objets dans une poche en plastique, elle lui avait demandé s'il avait besoin d'autre chose : Des mouchoirs ? Une cravate ? Un gilet de laine? A l'hôtel, Bloch se changea et il fourra le linge sale dans la poche en plastique. Ensuite, sur la place et dans le chemin conduisant hors du village, il ne rencontra presque personne. On venait d'arrêter la bétonnière près d'une construction neuve; le silence était tel que ses propres pas paraissaient à Bloch inconvenants. Il s'était immobilisé et avait observé les bâches noires sur les piles de bois d'une scierie, comme s'il avait pu entendre autre chose que le murmure des ouvriers qui mangeaient sans doute leur cassecroûte derrière les piles.

On lui avait expliqué que l'auberge, quelques petites fermes et le poste de douane se situaient à l'endroit où la route bitumée repartait vers le village en décrivant une courbe; de la route bifurquait un chemin qui était encore bitumé devant les maisons, puis simplement recouvert de gravillons, et plus loin, juste avant la frontière, se transformait en sentier. La frontière était fermée. A vrai dire, Bloch n'avait posé aucune question sur la frontière.

Il vit un autour tournoyer au-dessus d'un champ. Lorsque l'autour voleta sur place et descendit, Bloch nota qu'il n'avait pas observé le vol et la descente de l'oiseau mais l'endroit du champ où l'oiseau aurait pu se poser; l'autour avait interrompu sa descente et avait repris de la hauteur.

Et, bizarrement, Bloch, en passant par le champ de maïs, ne vit pas les trouées bien droites qui le traversaient sur toute sa longueur, il ne vit que le fourré opaque de tiges, de feuilles et d'épis d'où, ici et là, surgissaient en plus les grains à nu. En plus? Le ruisseau que franchissait tout droit la route bruissait assez fort, Bloch s'immobilisa.

A l'auberge, il trouva la serveuse qui lavait le plancher. Bloch demanda la gérante. « Elle dort encore! », dit la serveuse. Bloch, debout, commanda une bière. La serveuse souleva une chaise d'une table. Bloch prit la deuxième chaise sur la table et s'assit.

La serveuse passa derrière le comptoir. Bloch posa les mains sur la table. La serveuse se baissa et déboucha la bouteille. Bloch repoussa le cendrier. La serveuse prit au passage un dessous de bière sur une autre table. Bloch recula avec la chaise. La serveuse ôta le

verre de la bouteille sur laquelle elle l'avait retourné, posa le dessous de bière sur la table, mit le verre sur le dessous, vida la bouteille dans le verre, mit la bouteille sur la table et s'en alla. Voilà que ça recommençait! Bloch ne savait plus que faire.

Finalement il aperçut une goutte qui coulait le long de la paroi extérieure du verre, et au mur une horloge dont les aiguilles étaient formées de deux allumettes; on avait coupé l'une des allumettes, elle indiquait les heures; Bloch n'avait pas regardé la goutte qui coulait mais l'endroit du dessous de bière où la goutte allait tomber.

La serveuse, qui passait de la cire sur le plancher pendant ce temps, demanda s'il connaissait la gérante. Bloch secoua la tête, mais ce fut seulement quand la serveuse leva les yeux qu'il dit oui.

Une petite fille entra en trombe, sans fermer la porte. La serveuse renvoya la petite dans l'entrée où elle enleva ses bottes et ferma la porte après un deuxième avertissement. « La fille de la patronne! », déclara la serveuse qui emmena aussitôt la petite dans la cuisine. Quand elle revint, elle dit qu'un homme s'était présenté à la patronne quelques jours auparavant. « Il a prétendu qu'on l'avait fait venir pour creuser un puits. La patronne a voulu le

mettre dehors tout de suite mais il a insisté pour qu'elle lui montre la cave, et à peine arrivé dans la cave, il a pris une bêche, alors la patronne est allée chercher du secours pour le faire partir et elle... » Bloch put tout juste l'interrompre. « Depuis, la petite a peur que le puisatier revienne. » Mais entre-temps un douanier était entré et avait bu un verre de schnaps au comptoir.

Le petit disparu est-il rentré chez lui? demanda la serveuse. Le douanier répondit :

- « Non, on ne l'a toujours pas retrouvé. »
- « Il n'y a pas encore deux jours qu'il est parti », dit la serveuse. Le douanier répondit :
- « Mais les nuits sont déjà assez froides. »
- « Enfin, il a de bons habits », dit la serveuse. Oui, il avait sur lui de bons habits, dit le douanier. « Il ne peut pas être loin », ajoutat-il. Il ne pouvait pas être allé loin, répéta la serveuse.

Au-dessus du juke-box, Bloch aperçut des bois de cerf abîmés. La serveuse déclara que c'étaient ceux d'un cerf qui s'était égaré dans le champ de mines.

Il entendit des bruits dans la cuisine; il écouta et constata que c'étaient des voix. La serveuse cria à travers la porte fermée. La gérante dans la cuisine répondit. Elles se parlèrent de cette façon un moment. Puis, au milieu d'une réplique, la gérante apparut. Bloch la salua.

Elle s'assit à sa table, pas à côté de lui mais en face de lui: elle mit les mains sur ses genoux sous la table. Bloch entendait par la porte ouverte le bourdonnement du réfrigérateur dans la cuisine. La petite fille était assise à côté du réfrigérateur et mangeait une tartine. La gérante le regarda comme si elle ne l'avait pas vu depuis bien longtemps. « Nous ne nous sommes pas vus depuis longtemps », dit-elle. Bloch lui raconta une histoire à propos de son séjour. Il voyait par la porte la petite fille assise dans la cuisine, assez loin. La gérante posa les mains sur la table et tourna les paumes en dessus et en dessous. La serveuse apporta la boisson que Bloch avait commandée pour elle. « Elle », laquelle? Le réfrigérateur vibrait dans la cuisine devenue déserte. Par la porte, Bloch observa les épluchures de pommes qui se trouvaient sur la table de la cuisine. Il y avait sous la table une terrine qui était remplie de pommes jusqu'au bord; quelques pommes avaient roulé et étaient éparpillées sur le sol. Un bleu de travail pendait d'un clou fixé dans la porte. La gérante avait poussé le cendrier entre elle et lui. Bloch écarta la bouteille; la gérante, elle, mit devant elle la boîte d'allumettes, puis son verre à côté de la boîte. Finalement Bloch poussa à droite son verre et sa bouteille. Hertha rit.

La petite fille était entrée et s'appuyait sur la chaise derrière la gérante. On l'envoya chercher du bois pour la cuisine, mais elle ouvrit la porte d'une seule main et laissa tomber les bûches. La serveuse ramassa les bûches et les porta dans la cuisine pendant que la petite fille s'appuyait de nouveau sur la chaise dans le dos de la gérante. Il sembla à Bloch que ces incidents pouvaient être utilisés contre lui.

Dehors, quelqu'un frappa à la fenêtre, mais s'éloigna aussitôt après. Le fils du châtelain, dit la gérante. Des enfants passèrent dehors, l'un d'eux se précipita en avant, colla son visage contre la vitre et repartit en courant. « L'école est finie! », dit la gérante. Là-dessus il fit plus sombre dans la salle parce qu'un camion de déménagement avait stoppé audehors, sur la route. « Mes meubles! », dit la gérante. Bloch fut content de pouvoir se lever et aider à rentrer les meubles.

La porte de l'armoire s'ouvrit au cours du transport. Bloch la referma avec le pied. Quand on déposa l'armoire dans la chambre à coucher, la porte s'ouvrit de nouveau. L'un des déménageurs donna la clé à Bloch, il ferma. Il n'était pas le propriétaire de l'armoire, dit Bloch. Et chaque fois qu'il dit quelque chose, il parla à la première personne. La gérante l'invita à dîner. Bloch, qui avait eu l'intention pourtant de loger chez elle, refusa. Toutefois il pensait revenir le soir. Hertha, qui lui parlait de la pièce où se trouvaient les meubles, lui répondit au moment même où il partait : il lui avait semblé l'entendre appeler du moins. Il revint dans la salle de café, ne vit par les portes. toutes ouvertes, que la serveuse debout devant le fourneau dans la cuisine pendant que la gérante dans la chambre rangeait des vêtements dans l'armoire et que la petite, assise à une table dans la salle, faisait ses devoirs. Au moment où il parlait, il avait dû confondre avec un cri le bouillonnement de l'eau sur le fourneau.

On ne pouvait regarder à l'intérieur du poste de douane malgré la fenêtre ouverte; la pièce était trop sombre de l'extérieur. Mais de l'intérieur quelqu'un avait dû voir Bloch; Bloch en eut l'intuition car il retint spontanément son souffle en passant. Fallait-il croire qu'il n'y avait personne dans la pièce malgré la fenêtre grande ouverte? Pourquoi « malgré »? Fallait-il croire qu'il n'y avait personne dans la pièce à cause de la fenêtre grande ouverte? Bloch regarda en arrière: on avait même ôté

une bouteille de bière du rebord de la fenêtre pour pouvoir l'épier. Il entendit comme le bruit d'une bouteille qui roule sous un divan. Un divan dans le poste de douane, cela ne paraissait pas très vraisemblable. Arrivé plus loin, il réalisa enfin qu'on avait allumé un poste de radio dans la pièce. Bloch suivit la courbe que décrivait la route pour retourner au village. Il se mit à courir à un moment donné, soulagé, tant la route devant lui conduisait bien au village en droite ligne.

Il se promena un moment entre les maisons. Il fit passer quelques disques dans un café, après que le patron eut branché le juke-box; avant même d'avoir écouté tous les disques, il partait; du dehors, il entendit le patron qui retirait la fiche. Les écoliers qui attendaient l'autobus étaient assis sur des bancs.

Il s'arrêta en face d'un éventaire de fruits mais il se plaça à une telle distance que la femme derrière les fruits ne pouvait lui adresser la parole. Elle le regarda et attendit qu'il fasse un pas vers elle. Un enfant, juste devant lui, dit quelque chose mais la femme ne répondit pas. Un gendarme qui était arrivé par-derrière s'approcha des fruits à la bonne distance et aussitôt la femme l'interpella.

Il n'y avait pas de cabine téléphonique dans le village. Bloch essaya d'appeler un ami du bureau de poste. Il attendit sur un banc dans la salle des guichets mais la communication ne vint pas. C'est que les lignes étaient encombrées à cette heure de la journée. Bloch insulta l'employée et s'en alla.

Quand il passa devant la baignade, en dehors du village, il vit que deux gendarmes à bicyclette se dirigeaient vers lui. Ils ont des pèlerines! pensa-t-il. Les gendarmes s'arrêtèrent devant lui et ils portaient bien des pèlerines; et quand ils descendirent de vélo, ils n'enlevèrent même pas leurs pinces à pantalon.

Une fois de plus il sembla à Bloch qu'il regardait une boîte à musique; qu'il avait déjà vu tout ça. Il n'avait pas lâché la barrière qui donnait sur la baignade, elle était fermée pourtant. « La baignade est fermée », dit Bloch.

Les gendarmes firent les remarques banales mais parurent vouloir dire autre chose; en tout cas, ils déformèrent exprès un mot comme « passeport », qui se transforma en « passer la porte », et dans leur bouche, volontairement, « perds ton temps » devint « prête à temps » et « disparais » devint « réparer ». En effet, pour quelle raison ces gendarmes devaient-ils lui parler des chèvres d'un fermier qui avaient pénétré dans la baignade encore

inemployée parce que la barrière était ouverte et y avaient tout endommagé, même les murs de la buyette, de sorte qu'on avait dû réparer et que la baignade n'avait pas été prête à temps; et pourquoi donc fallait-il que Bloch laisse la barrière fermée et reste dans le chemin? Comme par ironie, les gendarmes en repartant négligèrent aussi les formules de politesse habituelle, ou du moins les prononcèrent sans les penser vraiment. Ils ne regardèrent pas par-dessus leur épaule. Pour montrer qu'il n'avait rien à cacher, Bloch resta près de la barrière et regarda à l'intérieur de la baignade déserte: « comme dans une armoire ouverte où j'ai voulu prendre quelque chose un jour », pensa Bloch. il ne se souvint plus de ce qu'il cherchait dans la baignade. En outre, le jour », pensa Bloch. Il ne se souvint plus de ce sortie du village étaient déjà éclairées. Bloch retourna au village. Quand deux jeunes filles passèrent près de lui, courant en direction de la gare, il les appela. Elles se retournèrent tout en courant et lui répondirent. Bloch avait faim. Il mangea à l'hôtel, pendant que le son de la télévision parvenait déjà de la pièce voisine. Puis il alla avec son verre dans cette pièce et regarda jusqu'à l'apparition de l'image-test de fin de programme. Il se fit donner la clé et monta. Alors qu'il dormait déjà à moitié, il crut entendre dehors une voiture démarrer tous feux éteints. Il voulut chercher pourquoi il avait pensé à une voiture tous feux éteints précisément et ne trouva pas; sans doute s'endormait-il entre-temps.

Bloch fut réveillé par les bruits que faisaient dans la rue les éboueurs qui vidaient le contenu des poubelles dans la benne; quand il regarda à l'extérieur, il vit que c'était en réalité la porte de l'autocar qui s'était fermée au moment du départ et plus loin les bidons de lait qu'on plaçait sur la rampe de la laiterie; il n'y avait pas d'éboueurs ici, à la campagne; les malentendus reprenaient.

Bloch aperçut sur le pas de la porte la femme de chambre, une pile de serviettes sur le bras et une lampe de poche sur le dessus de la pile; avant même qu'il ait réagi, elle était ressortie dans le couloir. Elle fit ses excuses à travers la porte, mais Bloch ne la comprit pas parce que au même moment il lui criait quelque chose. Il la suivit dans le couloir; elle était déjà dans une autre chambre; de retour dans sa chambre, Bloch ferma la porte avec deux tours de clé significatifs. Puis il rejoignit la jeune fille, qui avait déjà dépassé plusieurs chambres, et dit que c'était un malentendu. Tout en posant une serviette sur le lavabo, la jeune fille répondit oui, c'était un malentendu,

tout à l'heure, du bout du couloir, elle l'avait sans doute pris de loin pour le chauffeur du car qui se trouvait dans l'escalier, de sorte que, supposant qu'il était descendu, elle était entrée dans sa chambre. Bloch, qui se tenait près de la porte ouverte, dit que ce n'était pas le sens de sa remarque. Quant à elle, elle venait d'ouvrir le robinet, de sorte qu'elle le pria de répéter sa phrase. Bloch répondit alors qu'il v avait beaucoup trop d'armoires, de coffres et de commodes dans les chambres. La ieune fille répondit oui, il y en avait bien trop pour le personnel de l'hôtel, la confusion qu'elle avait faite tout à l'heure et qui provenait de sa fatigue le prouvait. Il n'avait pas voulu dire cela par son allusion aux armoires. déclara Bloch, ce n'était pas facile de bouger dans les chambres, voilà tout. La jeune fille demanda dans quel sens il disait cela. Bloch ne répondit pas. Elle interpréta son silence en roulant en boule la serviette sale, ou plutôt Bloch comprit le fait qu'elle roula en boule la serviette comme une réponse à son silence. Elle laissa tomber la serviette dans la corbeille; Bloch ne répondit pas de nouveau, ce qui, crut-il, incita la jeune fille à ouvrir les rideaux, de sorte qu'il se réfugia dans le couloir plus sombre. « Je ne voulais pas dire ça! », s'écria la jeune fille. Elle le rejoignit

dans le couloir; Bloch, lui, la suivit pendant qu'elle répartissait les serviettes dans les autres chambres. Ils trouvèrent à un angle du couloir des draps sales posés là par terre. Ouand Bloch s'écarta, une boîte à savon posée sur la pile de serviettes échappa à la jeune fille. Avait-elle besoin d'une lampe de poche pour rentrer chez elle? demanda Bloch. Elle avait un ami, répondit la jeune fille qui se redressait, le visage rouge. L'hôtel avait-il aussi des chambres à double porte? demanda Bloch. « C'est un menuisier, mon ami », répondit la jeune fille. Il avait vu un film montrant un rat d'hôtel coincé dans une double porte, répondit Bloch. « On n'a encore jamais rien pris dans nos chambres! », dit la ieune fille.

En bas, dans la salle à manger, il lut dans le journal qu'on avait trouvé une petite pièce de monnaie américaine près de la caissière, une pièce de cinq cents. Les amis de la caissière ne l'avaient jamais vue avec un soldat américain; et il n'y avait pour ainsi dire pas de touristes américains dans le pays en ce moment. De plus, on avait découvert des gribouillages dans la marge d'un journal, comme ces dessins qu'on fait sans y penser tout en bavardant. Manifestement la caissière n'était pas l'auteur

des gribouillages; on cherchait à en tirer une indication quelconque sur le visiteur.

Le patron s'approcha de la table et posa la fiche d'hôtel devant Bloch; la fiche n'avait pas bougé de la chambre de Bloch. Bloch remplit la fiche. L'hôtelier se tenait un peu à l'écart et l'observait. La scie mécanique entamait le bois au-dehors, dans la scierie. Bloch perçut le bruit de la scie comme quelque chose d'interdit.

Voici qu'au lieu de passer normalement derrière le comptoir avec la fiche, l'hôtelier l'emporta dans la pièce voisine où il parla à sa mère, Bloch le vit : ensuite, au lieu de ressortir aussitôt, comme la porte restée ouverte le laissait prévoir, il continua à parler et finit même par fermer la porte. Ensuite ce fut la vieille dame qui sortit de la pièce et non l'hôtelier. L'hôtelier ne la suivit pas mais resta dans la pièce et ouvrit les rideaux, puis, au lieu d'éteindre la télévision, il alluma le ventilateur.

La femme de chambre apparut alors à l'autre bout de la salle avec l'aspirateur. Bloch s'attendait déjà à la voir sortir dans la rue avec l'aspirateur comme si ça allait de soi, au lieu de cela elle le brancha et le promena sous les chaises et les tables. Mais lorsque l'hôtelier dans la pièce voisine referma les rideaux, que la mère de l'hôtelier finit par débrancher le ventilateur, il sembla à Bloch que tout se remettait en place.

Il se renseigna auprès de l'hôtelier pour savoir si on lisait beaucoup de journaux dans le pays. « Rien que des hebdomadaires et des illustrés », répondit l'hôtelier. Bloch, qui avait posé cette question au moment de sortir, se coinça le bras entre la poignée et la porte en appuyant sur la poignée avec le coude. « C'est pour ça! », s'écria la femme de chambre derrière lui. Bloch put entendre l'hôtelier qui lui demandait où elle voulait en venir.

Il écrivit quelques cartes postales, mais ne les posta pas aussitôt. Puis, à l'extérieur du village déjà, il voulut les mettre dans une boîte fixée sur une barrière et constata que la levée n'aurait lieu que le lendemain. Depuis que son équipe en tournée en Amérique du Sud avait dû, à chaque étape, envoyer aux journaux une carte signée de tous les joueurs, Bloch avait l'habitude d'écrire des cartes chaque fois qu'il se déplaçait.

Des écoliers passèrent; les enfants chantaient, Bloch jeta les cartes dans la boîte. Quand elles tombèrent dans la boîte vide, ça résonna. Mais la boîte était trop petite pour que ça ait pu résonner. De plus, Bloch s'était éloigné aussitôt.

Il marcha à travers champs un moment. La sensation qu'un ballon alourdi par la pluie lui tombait sur la tête s'atténua. La forêt commençait à proximité de la frontière. Bloch fit demi-tour quand il apercut la première guérite de l'autre côté de la bande de no man's land. Il s'assit sur une souche à la lisière de la forêt. Il se releva aussitôt. Puis il se rassit et compta son argent. Il leva les veux. Le pavsage, qui était plat pourtant, se renflait si près de lui qu'il paraissait le repousser. Ici il se trouvait à la lisière de la forêt, il y avait là-bas une cabine de transformateur, il v avait là-bas une laiterie, il y avait là-bas un champ, il y avait là-bas quelques silhouettes, il se trouvait à la lisière de la forêt là-bas. Il resta immobile au point de s'oublier lui-même. Puis il s'apercut que les silhouettes dans le champ étaient des gendarmes avec des chiens.

Près d'un buisson de ronces, presque en dessous, Bloch découvrit une bicyclette d'enfant. Il la redressa. La selle était vissée assez haut, comme pour un adulte. Des épines s'étaient plantées dans les pneus, mais l'air n'avait pu s'échapper. Une branche de pin qui s'était prise dans les rayons bloquait la roue. Bloch tira sur la branche. Puis il laissa retomber la bicyclette à l'idée que les gendarmes pourraient voir à distance le reflet des cata-

photes sous le soleil. Les gendarmes, eux, s'étaient déjà éloignés avec les chiens.

Bloch suivit des yeux les silhouettes qui dévalaient un talus; les colliers des chiens et le haut-parleur scintillaient. Fallait-il donner un sens à ce scintillement? Correspondait-il à des signaux optiques? Mais peu à peu le scintillement perdit de son importance: plus loin les montures des phares de voitures scintillaient quand la route bifurquait, les débris d'une glace de poche scintillaient près de Bloch, et du mica faisait miroiter le chemin. Le gravier chassa sous les pneus quand Bloch monta sur la bicyclette.

Il roula un peu. Finalement il appuya la bicyclette contre la cabine du transformateur et poursuivit son chemin à pied.

Il lut l'affiche du cinéma fixée sur la laiterie par des agrafes; les autres affiches en dessous étaient en lambeaux. Bloch poursuivit son chemin et vit dans une cour de ferme un jeune garçon, debout, qui avait le hoquet. Il vit des guêpes voletant dans un verger. Il y avait des fleurs fanées dans des boîtes de conserve à un carrefour. Il y avait des paquets de cigarettes vides dans l'herbe au bord de la route. Il vit des crochets pendant des volets près des fenêtres fermées. Passant devant une fenêtre ouverte, il sentit une odeur malsaine. A l'au-

berge, la gérante lui dit qu'il y avait eu un décès la veille dans la maison d'en face.

Quand Bloch se prépara à la rejoindre dans la cuisine, elle vint au-devant de lui jusqu'à la porte et le précéda dans la salle de café. Bloch la dépassa et se dirigea vers une table dans un coin, mais elle était déjà assise à une table près de la porte. Bloch aurait voulu parler, elle l'avait aussitôt devancé. Il voulut attirer son attention sur le fait que la serveuse portait des chaussures orthopédiques, mais déjà elle désignait sur la route un gendarme qui poussait une bicyclette d'enfant. « C'est la bicyclette du petit muet! », dit-elle.

La serveuse les avait rejoints, l'illustré à la main; ensemble ils regardèrent dehors. Bloch demanda si le puisatier avait renouvelé ses offres de service. La gérante, qui n'avait saisi que le mot « service », se mit à parler de soldats. Bloch remplaça par « refait son apparition » et la gérante parla du petit muet. « Il ne pouvait même pas crier au secours! », dit la serveuse, plus exactement elle lut une légende de l'illustré. La gérante parla d'un personnage de film qui mélangeait des clous à la pâte. Bloch demanda si les gardes dans les guérites avaient des jumelles; quelque chose brillait là-haut en tout cas. « D'ici on ne voit pas du tout les guérites! », répondit l'une des deux

femmes. Bloch vit qu'elles avaient de la farine sur le visage parce qu'elles avaient fait de la pâtisserie, dans les sourcils et à la racine des cheveux surtout.

Il sortit dans la cour: personne ne l'avant suivi, il rentra. Il s'assit près du juke-box de façon à laisser de la place à côté de lui. La serveuse, qui s'était installée derrière le comptoir, avait cassé un verre. Au bruit, la gérante était sortie de la cuisine, et ce n'était pas la serveuse qu'elle avait regardée mais Bloch. Bloch tourna le bouton du juke-box dans son dos pour baisser le son. Puis, alors que la gérante ne se trouvait encore que sur le pas de la porte, il remonta le son. Devant lui, la gérante marcha dans la salle comme si elle voulait l'arpenter. Bloch lui demanda combien de pourcentage elle versait au propriétaire de l'auberge, le châtelain. A cette question. Hertha s'immobilisa. La serveuse ramassa les débris de verre dans une pelle. Bloch s'avança vers Hertha, elle le précéda dans la cuisine. Bloch la suivit.

Un chat était couché sur la deuxième chaise, Bloch resta debout à côté de Hertha. Elle parla du fils du châtelain qui était son ami. Bloch se plaça près de la fenêtre et la questionna sur le fils du châtelain. Elle lui raconta ce que faisait le fils du châtelain. Elle parlait spontanément, sans être questionnée. Bloch aperçut un deuxième bocal au bord du fourneau. Il disait de temps à autre: Oui? Il aperçut un deuxième mètre dans la poche du bleu de travail au clou. Il lui coupa la parole et lui demanda à partir de quel chiffre elle comptait. Elle se troubla, cessa même d'enlever les cœurs des pommes. Bloch dit que depuis peu il avait pris l'habitude de compter à partir de deux: ce matin, par exemple, il avait failli se faire écraser par une voiture en traversant la route parce qu'il croyait avoir le temps avant la deuxième voiture; il n'avait pas compté la première tout simplement. La gérante répondit par une banalité.

Bloch s'avança vers la chaise et la souleva par-derrière, de sorte que le chat sauta à bas. Il s'assit, puis s'éloigna de la table avec sa chaise. Il heurta alors une desserte derrière lui, une bouteille de bière tomba et roula sous le divan. D'où venait cette manie de s'asseoir, de se lever, de partir, de traîner, de revenir? demanda la gérante. Se moquait-il d'elle? Au lieu de répondre, Bloch lui lut une histoire drôle du journal étalé sous les épluchures de pommes. Comme le journal, de sa place à lui, était à l'envers, il hésitait si souvent que la gérante, se penchant en avant, continua de lire pour lui. Dehors, la serveuse rit. Au-dedans,

dans la chambre à coucher, quelque chose tomba par terre. Il n'y eut pas de deuxième bruit. Bloch, qui n'avait pas non plus entendu de bruit avant, voulut aller voir, mais la gérante déclara qu'elle avait remarqué depuis un certain temps déjà que la petite était réveillée : la petite venait de sortir du lit et on allait sans doute la voir arriver pour demander un morceau de gâteau. Bloch, lui, entendit en réalité comme un bruit de sanglot. Ils apprirent que la petite était tombée du lit dans son sommeil et qu'elle s'était sentie perdue par terre, près du lit. Dans la cuisine, la petite raconta qu'il y avait des mouches sous l'oreiller. La gérante expliqua à Bloch que les enfants des voisins qui dormaient ici, chez elle, à cause du décès survenu dans leur famille et qui s'en iraient après l'enterrement, avaient l'habitude de bombarder les mouches sur le mur avec les caoutchoucs des pots à confitures; le soir, ils avaient sans doute glissé sous l'oreiller les mouches qui étaient tombées sur le plancher.

On mit de force quelques friandises dans la main de la petite — elle les lâchait sinon — et elle finit par se calmer. Bloch vit la serveuse qui sortait de la chambre, une main en coupe, et jetait les mouches mortes dans le seau à ordures. Ce n'est pas ma faute, dit-il. Il vit

dehors, devant la maison voisine, la voiture du boulanger à l'arrêt et le livreur qui posait deux pains sur les marches du perron, le pain noir en dessus, le pain blanc en dessous. La gérante envoya la petite jusqu'à la porte, au-devant de l'homme; Bloch entendit la serveuse qui faisait couler de l'eau sur ses mains au comptoir; voilà encore qu'il s'excusait sans arrêt, dit la gérante. Vraiment? demanda Bloch. Aussitôt après la petite revint dans la cuisine avec deux pains. Il vit aussi la serveuse qui essuyait ses mains avec son tablier tout en se dirigeant vers un client. Que voulait-il boire? Qui? Rien pour le moment, fut la réponse. La petite avait refermé la porte donnant sur la salle.

« Maintenant nous sommes seuls », dit Hertha. Bloch regarda vers la petite qui se tenait près de la fenêtre et regardait vers les maisons voisines. « Elle ne compte pas », dit-elle. Bloch crut comprendre qu'elle allait lui dire quelque chose, mais s'aperçut qu'elle avait voulu indiquer qu'il pouvait parler. Bloch ne sut quoi dire. Il dit quelque chose d'obscène. Elle envoya la petite dehors aussitôt. Il posa sa main près d'elle. Elle le gronda à voix basse. Il la prit par le bras avec brusquerie, mais la lâcha aussitôt. Au-dehors, sur la route, il retrouva la petite qui fouillait le crépi de la maison avec un brin de paille.

Il regarda dans la maison voisine par la fenêtre ouverte. Il aperçut le défunt allongé sur des tréteaux; le cercueil se trouvait déjà à côté. Une femme était assise sur un tabouret dans un coin et trempait du pain dans un pichet de cidre; un jeune garçon était allongé sur le banc derrière la table et dormait; un chat était couché sur son ventre.

Quand Bloch pénétra dans la maison, il faillit glisser sur une bûche dans le vestibule. La fermière s'avança vers la porte, il entra et s'entretint avec elle. Le jeune garcon s'était dressé, mais il ne disait rien: le chat s'était sauvé. « Il a fallu qu'il veille toute la nuit! », dit la fermière. Le matin, elle avait retrouvé le jeune garçon un peu éméché. Elle se tourna vers le mort et récita des prières. Elle changea l'eau des fleurs entre-temps. « Ca s'est passé très vite. dit-elle. Nous avons dû réveiller le petit pour qu'il coure vite au village. » Le petit, lui, n'avait même pas su dire au curé ce qui était arrivé, on n'avait pas sonné le glas. Bloch s'aperçut que la pièce était déjà chauffée; au bout de quelque temps en effet les bûches s'étaient affaissées dans le poêle. « Ramène encore un peu de bois! », dit la fermière. Le jeune garçon revint avec des bûches dans chaque main et les laissa tomber près du poêle, de la poussière s'envola.

Il s'assit derrière la table, la fermière jeta les bûches dans le poêle. Deux vieilles femmes passèrent devant la fenêtre et saluèrent; Bloch aperçut un sac à main noir sur le rebord de la fenêtre; on venait de l'acheter, le papier de rembourrage n'avait même pas été enlevé. « Tout à coup il a reniflé et il est mort! », dit la fermière.

Bloch pouvait voir en face l'intérieur de la salle de café où le soleil, qui était déjà sur son déclin, pénétrait si loin que les parties basses, surtout les lattes du parquet qui venaient d'être cirées et les pieds des chaises, des tables et des personnes étaient comme lumineuses; il aperçut dans la cuisine le fils du châtelain qui, appuyé contre la porte, les bras croisés sur la poitrine, parlait d'assez loin à la gérante qui devait toujours être assise à la table. Plus le soleil déclinait, plus ces images paraissaient à Bloch enfoncées et lointaines. Il ne pouvait regarder ailleurs; seuls les enfants qui couraient sur la route dissipèrent cette impression. Un enfant entra alors avec un bouquet de fleurs. La fermière mit le bouquet dans un verre et posa le verre au pied des tréteaux. L'enfant restait immobile. Au bout de quelque temps, la fermière lui donna une pièce, l'enfant sortit.

Bloch entendit un bruit, comme si quel-

qu'un était tombé par terre. Mais ce n'était de nouveau que le bois qui s'était affaissé dans le poêle. Dès que Bloch n'avait plus bavardé avec la fermière, le jeune garçon s'était allongé sur le banc et s'était rendormi. Puis des femmes vinrent réciter leur chapelet. Quelqu'un effaça le tableau noir devant l'épicerie et écrivit à la craie : oranges, caramels, sardines. On parlait à voix basse dans la pièce, les enfants faisaient du bruit dehors. Une chauve-souris s'était empêtrée dans le rideau; réveillé par ses cris, le jeune garçon avait bondi et s'était précipité dessus aussitôt, mais la chauve-souris avait déjà pris son vol.

Cette fin de journée ne donnait pas envie d'allumer la lumière. Seule la salle de café en face était un peu éclairée par le juke-box; mais on ne faisait pas passer de disques. A côté, la cuisine était déjà sombre. Bloch fut invité à dîner et mangea à table avec les autres.

On avait fermé la fenêtre, malgré tout des moucherons voletaient dans la pièce. On envoya un enfant chercher à l'auberge des dessous de bière qu'on posa ensuite sur les verres pour que les moucherons n'y tombent pas. Une femme s'aperçut qu'elle n'avait plus son pendentif au bout de sa chaînette. Tous se mirent à chercher. Bloch resta à table. Au bout de quelque temps, il fut pris du désir de

trouver le premier, il se joignit aux autres. Le pendentif étant introuvable dans la pièce, on continua à chercher au-dehors, dans le couloir. Une pelle bascula, plus exactement Bloch l'attrapa avant qu'elle puisse basculer tout à fait. Le garçon éclairait avec une lampe de poche, la fermière apporta une lampe à pétrole. Bloch demanda la lampe de poche et sortit sur la route. Il avançait sur le gravier, courbé, mais n'était suivi par personne. Il entendit quelqu'un au-dedans, dans le couloir. qui s'écriait que le pendentif était retrouvé. Bloch ne voulut pas y croire et continua à chercher. Puis il entendit les prières qui reprenaient derrière les vitres. Il posa la lampe de poche sur le rebord de la fenêtre, à l'extérieur, et s'en alla.

De retour au village, Bloch s'installa dans un café et assista à une partie de cartes. Il se mit à se disputer avec le joueur derrière lequel il se trouvait. Les autres joueurs ordonnèrent à Bloch de déguerpir. Bloch alla dans l'arrièresalle. Une conférence avec projections s'y déroulait. Bloch regarda un moment. C'était une conférence sur les hôpitaux des missions en Asie du Sud-Est. Bloch, qui intervenait à haute voix, se mit de nouveau à se disputer avec les gens. Il fit demi-tour et sortit.

Il faillit retourner dans le café mais se

demanda ce qu'il allait dire. Il entra dans le deuxième café. Là, il voulut faire éteindre le ventilateur. Et puis l'éclairage est beaucoup trop faible, dit-il. La serveuse étant venue s'asseoir à côté de lui, il fit mine au bout de quelque temps de passer son bras autour d'elle; elle s'aperçut de son intention et s'adossa avant même qu'il ait pu montrer clairement qu'il n'avait voulu que faire semblant. Bloch voulut se justifier en passant effectivement son bras autour de la serveuse; mais elle était déjà debout. Quand Bloch voulut se lever, la serveuse s'éloigna. Cette fois Bloch aurait dû faire mine de suivre. Mais c'était trop pour lui et il quitta le bistrot.

Il se réveilla dans sa chambre d'hôtel peu avant l'aube. A l'instant même, il ne pouvait plus rien tolérer. Il se demanda s'il ne s'était pas réveillé parce que, à un moment donné, ce moment précis peu avant l'aube, tout était devenu intolérable d'un seul coup. Le matelas sur lequel il était couché était enfoncé, les armoires et les commodes se tenaient très loin contre les murs, le plafond au-dessus de lui se trouvait à une hauteur intolérable. Le silence était si total dans la chambre à demi obscure, au-dehors dans le couloir et surtout au-dehors sur la route que Bloch n'y tint plus. Il fut pris d'une violente nausée. Aussitôt il vomit dans le

lavabo. Il vomit un moment, sans amélioration. Il s'étendit sur le lit. Il n'avait pas le vertige, l'équilibre des choses dans sa façon de les voir était au contraire intolérable. Ca ne lui servit à rien de se pencher par la fenêtre et de regarder la route en bas. Une bâche bien lisse recouvrait une voiture en stationnement. Il apercut les conduites d'eau sur le mur audedans, dans la chambre; elles suivaient une ligne parallèle, elles étaient limitées en haut par le plafond, en bas par le plancher. Tout ce qu'il voyait était limité de la façon la plus intolérable. L'envie de vomir ne le quittait pas mais l'oppressait toujours. Il lui sembla qu'un burin l'avait retranché de ce qu'il voyait ou plus exactement que c'étaient les objets qui avaient été coupés de lui. L'armoire, le lavabo, le sac, la porte : il réalisa enfin qu'il ajoutait par la pensée le mot pour chaque objet. comme sous une contrainte. A la vision d'un objet succédait aussitôt le mot. La chaise, le cintre, la clé. Un silence si total avait régné depuis le début qu'aucun bruit ne lui permettait de s'abstraire; et comme la clarté lui permettait de voir les objets autour de lui, comme le silence était si total qu'aucun bruit ne lui permettait de s'abstraire, il avait eu la sensation que les objets étaient leur propre publicité. En réalité, sa nausée était semblable

à celle que lui inspiraient parfois certains slogans publicitaires, refrains actuels ou hymnes nationaux qu'il ne pouvait s'empêcher, ensuite, de réciter ou de fredonner jusque dans son sommeil. Il retint sa respiration comme s'il avait le hoquet. Lorsqu'il inspira, ça recommença. De nouveau il retint sa respiration. Au bout de quelque temps, ce fut efficace, il s'endormit.

Le lendemain matin, il n'avait plus la moindre idée de tout ça. La salle à manger était déià faite, un fonctionnaire des contributions allait d'un objet à l'autre et se faisait indiquer les prix par l'hôtelier. L'hôtelier présenta au fonctionnaire les factures du percolateur et du réfrigérateur; le fait que les deux hommes parlaient de prix poussa Bloch à trouver sa crise de la nuit encore plus ridicule. Il avait écarté les journaux après les avoir feuilletés une première fois et écoutait le fonctionnaire se quereller avec l'hôtelier à propos du prix d'un congélateur. La mère de l'hôtelier et la femme de chambre intervinrent : ils parlaient tous à la fois. Bloch s'en mêla et demanda ce que pouvait coûter l'aménagement d'une chambre de l'hôtel. Le patron répondit qu'il avait acheté le mobilier pour un prix très avantageux à des fermiers des environs qui s'étaient installés ailleurs ou bien qui avaient émigré. Il cita un prix à Bloch. Bloch voulut savoir le prix de chaque élément séparément. L'hôtelier se fit donner l'inventaire par la femme de chambre et cita aussi bien le prix d'achat de chaque élément que le prix auquel il croyait pouvoir revendre tel coffre ou telle armoire. Le fonctionnaire des contributions. qui avait pris des notes jusqu'alors, n'inscrivit rien mais commanda un verre de vin à la femme de chambre. Bloch était satisfait et voulait s'en aller. Le fonctionnaire des contributions déclara que, chaque fois qu'il voyait un objet, par exemple une machine à laver, il se renseignait aussitôt sur le prix et que, chaque fois qu'il revoyait l'objet, une machine à laver de la même série par exemple, il ne la reconnaissait pas grâce à ses caractéristiques extérieures, qui pouvaient être les touches du programme de lavage, mais grâce à une évaluation rapide de ce qu'elle avait coûté, donc grâce à son prix. Il notait les prix avec beaucoup de soin, évidemment, et reconnaissait tous les obiets de cette facon. Et quand l'obiet ne vaut rien? demanda Bloch. Le fonctionnaire des contributions répondit qu'il n'avait pas à s'occuper d'objets sans valeur marchande, du moins dans l'exercice de ses fonctions.

Le petit muet restait toujours introuvable.

On avait récupéré la bicyclette et on fouillait les environs, mais le coup de feu qui aurait pu signaler que l'un des gendarmes avait fait une découverte ne retentissait toujours pas. En tout cas, dans le salon de coiffure où Bloch s'était rendu ensuite, le bruit du séchoir derrière le paravent était si fort que Bloch n'entendait aucun des bruits du dehors. Il se fit raser la nuque. Pendant que le coiffeur se lavait les mains, l'apprentie brossait le col de Bloch. Puis le séchoir fut débranché et il entendit qu'on remuait du papier derrière le paravent. Il y eut un claquement. Mais ce n'était qu'un fer à friser qui était tombé dans une bassine en fer derrière le paravent.

Bloch demanda à l'apprentie si elle rentrait chez elle le midi. La jeune fille répondit qu'elle n'était pas du village; chaque matin, elle prenait le train pour venir; le midi, elle allait dans un café ou bien elle restait au magasin avec sa collègue. Bloch demanda si elle achetait un billet de retour tous les jours. La jeune fille répondit qu'elle voyageait avec une carte hebdomadaire. « Combien coûte la carte hebdomadaire? », demanda Bloch aussitôt. Avant même que la jeune fille n'ait répondu, il dit qu'en fait ça ne le regardait pas. La jeune fille indiqua le prix malgré tout. Derrière le paravent, sa collègue dit : « Pourquoi posez-vous la

question si ça ne vous regarde pas? » Ensuite Bloch, déjà debout, lut la carte des tarifs près de la glace tout en attendant sa monnaie et sortit.

Il s'apercut qu'il éprouvait un besoin étrange de savoir le prix de tout. Il fut content de voir les vitres d'une épicerie sur lesquelles on avait écrit à la peinture blanche le nom et le prix des produits nouveaux. La pancarte d'un cageot à fruits qui se trouvait devant la vitrine s'était renversée. Il la redressa. Le geste suffit pour faire sortir quelqu'un qui lui demanda s'il désirait acheter quelque chose. Dans un autre magasin, une robe longue drapait un fauteuil à bascule. Une étiquette percée d'une épingle se trouvait sur le fauteuil à côté de la robe. Bloch ne savait trop si le prix s'appliquait au fauteuil ou à la robe; l'un des deux n'était sans doute pas à vendre. Il resta devant si longtemps que là aussi quelqu'un vint et lui posa une question. Il posa à son tour une question; on lui répondit que l'épingle avait dû se détacher de la robe avec l'étiquette, il était évident toutefois que l'étiquette ne pouvait s'appliquer au fauteuil; celui-ci faisait partie du magasin, bien entendu. C'était juste pour me renseigner, dit Bloch, qui s'éloignait déjà. On lui cria où un fauteuil de même fabrication était à vendre. Au café, Bloch

demanda le prix du juke-box. Le juke-box ne lui appartenait pas, répondit le patron, il n'était qu'en location. Il n'avait pas pensé à ça, répondit Bloch, il voulait juste savoir le prix. Il ne fut satisfait que lorsque le patron lui eut indiqué le prix. Mais il pouvait se tromper, dit le patron. Bloch se mit alors à demander le prix d'autres accessoires du bistrot dont le patron devait connaître le prix puisqu'ils lui appartenaient. Le patron parla alors de la baignade dont le coût avait dépassé de loin le devis. « De combien? », demanda Bloch. Le patron ne le savait pas. Bloch s'impatienta. « Et à combien se montait le devis? », demanda Bloch. Cette fois encore le patron ne pouvait rien dire. En tout cas, au printemps dernier, on avait retrouvé dans une cabine un cadavre qui avait dû y rester tout l'hiver. La tête était enveloppée dans un sac en plastique. Ce cadavre était celui d'un Bohémien. Il y avait quelques Bohémiens sédentaires dans la région : ils s'étaient bâti des petites maisons en bordure de la forêt avec leurs indemnités d'anciens détenus de camps de concentration. « Il paraît que c'est très propre là-dedans », dit le patron. Les gendarmes, qui avaient interrogé les Bohémiens au cours de leur enquête sur le petit disparu, avaient été surpris par la propreté des planchers et par

l'ordre général des pièces. Mais justement, cet ordre avait plutôt renforcé les soupcons, poursuivit le patron; car les Bohémiens ne pouvaient pas avoir lavé les planchers sans raison. Bloch ne céda pas et demanda si les indemnités avaient vraiment suffi pour la construction des maisons. Le patron ne sut dire à combien s'étaient élevées les indemnités. « Les matériaux et la main-d'œuvre étaient encore bon marché à l'époque », dit-il, Bloch retourna avec curiosité le ticket de caisse qui était collé sous le verre de bière. Ensuite, il plongea la main dans la poche de son pardessus et posa une pierre sur la table; « Est-ce qu'elle a de la valeur? », demanda-t-il. Le patron, sans prendre la pierre, répondit que dans la région on en trouvait à chaque pas. Bloch ne répondit rien. Là-dessus le patron prit la pierre, la fit rouler dans le creux de sa main et la reposa sur la table. Terminé! Bloch rangea la pierre aussitôt.

Il croisa les deux coiffeuses sur le pas de la porte. Il les invita à venir avec lui dans un autre bistrot. La deuxième déclara qu'il n'y avait pas de disques pour le juke-box là-bas. Bloch demanda ce qu'elle voulait dire. Elle répondit que, là-bas, les disques du juke-box étaient mauvais. Bloch partit le premier, elles suivirent. Elles commandèrent des boissons et

déballèrent des sandwichs. Bloch se pencha en avant et parla. Elles lui montrèrent leurs papiers. Quand il prit les étuis, ses mains se mirent aussitôt à transpirer. Elles lui demandèrent s'il était soldat. La deuxième avait rendez-vous le soir avec un représentant, mais ils sortiraient à quatre parce qu'on ne sait pas quoi se dire quand on est à deux. « Quand on est à quatre, il y en a toujours un qui parle. On se raconte des histoires drôles, » Bloch ne savait que répondre. Un enfant se traînait par terre dans la pièce d'à côté. Un chien sautillait autour de l'enfant et lui léchait le visage. Sur le comptoir le téléphone sonna; tant qu'il sonna, Bloch n'écouta pas la conversation. La plupart des soldats n'avaient pas d'argent, dit la coiffeuse. Bloch ne répondit pas. Quand il regarda leurs mains, elles expliquèrent que c'était le cosmétique qui avait rendu leurs ongles si noirs. « Ca ne sert à rien de les vernir, le bord reste toujours noir. » Bloch leva les yeux. « Nous n'achetons que des vêtements de confection. » « Nous nous coiffons mutuellement. » « L'été, il fait jour pour rentrer chez nous. » « Je préfère les danses lentes. » « Pendant le retour, nous sommes beaucoup moins bavardes, on n'a pas envie de parler. » Elle prenait tout trop au sérieux, dit la première coiffeuse. Hier, en allant à la gare, elle avait même regardé dans les vergers si elle ne voyait pas le petit disparu. Bloch, au lieu de rendre les papiers aux deux jeunes filles, les avait simplement posés devant lui sur la table, comme s'il n'avait pas été en droit de les regarder. Il observa la trace humide de ses doigts qui s'effaçait des étuis en cellophane. Quand elles lui demandèrent ce qu'il était, il répondit qu'il avait été gardien de but. Il expliqua que les goals pouvaient rester en activité beaucoup plus longtemps que les joueurs. « Zamora avait déjà un certain âge », dit Bloch. En réponse, elles parlèrent des footballeurs qu'elles connaissaient aussi. Chaque fois qu'il y avait un match chez elles, elles se plaçaient derrière les buts de l'équipe adverse et narguaient le gardien de but pour le rendre nerveux. La plupart des gardiens de but avaient les jambes torses.

Bloch s'aperçut que, chaque fois qu'il parlait un peu en détail de quelque chose, les deux jeunes filles répliquaient par une histoire qu'elles avaient vécue elles-mêmes dans les mêmes circonstances ou dans des circonstances semblables, ou encore qu'on leur avait racontée à ce propos. Par exemple, si Bloch parlait des côtes qu'il s'était fracturées en tant que gardien de but, elles répondaient qu'un ouvrier de la scierie était tombé d'un échafau-

dage quelques jours auparavant et qu'il s'était aussi fracturé des côtes; et si Bloch indiquait alors qu'on lui avait plusieurs fois recousu les lèvres, elles parlaient, quant à elles, d'un combat de boxe à la télévision au cours duquel le boxeur avait eu, lui, l'arcade sourcilière éclatée; et quand Bloch raconta qu'un jour, en sautant, il s'était heurté au poteau et s'était coupé la langue, aussitôt elles répondirent que le petit muet aussi avait la langue fendue.

Et puis elles parlaient de choses, de personnes surtout, qu'il ne pouvait connaître comme s'il avait dû les connaître et était initié. Maria avait tapé sur la tête d'Otto avec son sac en crocodile. L'oncle était descendu dans la cave. il avait chassé Alfred dans la cour et il avait battu la cuisinière italienne avec une baguette de bouleau. Edouard l'avait déposée au croisement et avait dû faire le reste du trajet à pied, en pleine nuit : elle était passée par le bois de l'infanticide pour que Walter et Karl ne la voient pas prendre le sentier des étrangers et finalement elle avait ôté les souliers de bal que M. Friedrich lui avait offerts. Bloch, lui, expliquait de qui il s'agissait pour chaque nom. Il décrivait même les objets dont il parlait pour les rendre bien distincts. Ayant prononcé le nom de Victor, il ajoutait : « Un ami à moi ». et parlant d'un coup franc indirect, il ne se

contentait pas de décrire ce coup franc mais, pendant que les coiffeuses attendaient la suite du récit, expliquait les règles du coup franc en général; et à propos de corners accordés par l'arbitre, il se croyait même tout à fait obligé de leur expliquer qu'il ne s'agissait pas là des quatre coins d'une chambre. Plus Bloch parlait, moins ce qu'il racontait lui paraissait naturel. Peu à peu, il lui sembla même que chaque mot demandait une explication. Il devait se maîtriser pour ne pas bafouiller au milieu d'une phrase. A plusieurs reprises, en réfléchissant à la phrase qu'il prononçait, il s'embrouilla: chaque fois que les paroles des coiffeuses avaient exactement la conclusion qu'on pouvait prévoir, il était sur le moment incapable de répondre. Tant qu'ils avaient pu bayarder tous trois avec aisance, le décor avait cessé peu à peu de s'imposer à lui; il avait même oublié le chien et l'enfant dans la pièce voisine: mais de nouveau, lorsqu'il resta court, chercha finalement quoi dire, le décor fut frappant et il vit tous les détails. Il demanda alors si Alfred était leur ami; s'il y avait toujours une baguette de bouleau sur le dessus de l'armoire; si M. Friedrich était un représentant et si le sentier des étrangers portait ce nom parce qu'il passait devant un lotissement d'étrangers. Elles lui répondirent avec bonne

volonté et peu à peu, au lieu de la racine plus sombre de cheveux décolorés, au lieu de la broche au col, au lieu d'un ongle noir, au lieu du petit bouton sur le sourcil épilé, au lieu du dessus percé de la chaise de café, Bloch perçut de nouveau des contours, des gestes, des voix, des exclamations et des silhouettes, d'un seul coup. Et d'un seul geste, mesuré, rapide, il attrapa le sac à main qui avait soudain basculé de la table. La première coiffeuse lui offrit une bouchée de son sandwich et quand elle le lui tendit, il y mordit comme si vraiment ça allait de soi.

Il entendit quelqu'un dire, dehors, que les écoliers avaient eu un jour de congé pour pouvoir aller tous ensemble à la recherche de leur camarade. Mais ils n'avaient trouvé que quelques objets qui, à l'exception d'une glace de poche brisée, n'avaient aucun rapport avec le disparu. La glace avait été identifiée à cause de son étui en plastique. On avait fouillé avec un soin particulier près de l'endroit de la trouvaille, malgré cela on n'avait pas trouvé de nouvel indice. Le gendarme qui racontait cela à Bloch ajouta qu'on ignorait où était l'un des Bohémiens depuis le jour de la disparition. Bloch s'étonna que le gendarme, qui se trouvait de l'autre côté de la route, se soit arrêté pour lui crier cela. Bloch, lui, demanda si on avait déjà inspecté la baignade. Le gendarme répondit que la baignade était fermée, personne ne pouvait y entrer, pas même un Bohémien.

A l'extérieur du village. Bloch observa que les champs de mais étaient piétinés presque d'un bout à l'autre, de sorte qu'entre les tiges brisées on pouvait voir les fleurs jaunes des citrouilles; au milieu du champ, dans l'ombre encore, elles étaient à peine ouvertes. Les épis de maïs coupés étaient répandus sur la route. certains décortiqués, grignotés par les écoliers: à côté, il v avait des barbes noires arrachées. Dans le village, Bloch avait déjà vu les écoliers qui se bombardaient avec les fibres noires pressées en boules pendant qu'ils attendaient l'autobus. Les barbes de mais étaient si humides que, chaque fois que Bloch posait le pied sur un tas, de l'eau jaillissait et ça chuintait comme s'il avait foulé un sol marécageux. Il faillit trébucher sur une belette écrasée dont la langue avait sailli hors du museau: Bloch s'arrêta et toucha du bout de sa chaussure la longue langue, étroite, noire de sang; elle était dure et rigide. Il poussa du pied la belette contre le talus et poursuivit son chemin.

Il s'écarta de la route près du pont et longea le ruisseau en direction de la frontière. Le ruisseau paraissait devenir plus profond peu à peu, en tout cas l'eau avait un écoulement de plus en plus lent. Les buissons de noisetiers de chaque côté s'avançaient si loin au-dessus du ruisseau qu'on ne voyait presque plus la surface de l'eau. Assez loin, là où l'on fauchait, une faux grinça. Plus l'eau coulait lentement, plus elle paraissait trouble. Avant une courbe, le ruisseau cessait totalement de couler et l'eau devenait totalement opaque. On pouvait entendre très loin un tracteur pétarader comme s'il n'avait rien à voir avec tout ça. Des grappes de baies de sureau bien noires pendaient entre les buissons. Il y avait de petites taches d'huile sur l'eau immobile.

On voyait des bulles qui remontaient de temps en temps du fond de l'eau. Les extrémités des branches de noisetiers pendaient jusque dans le ruisseau. Aucun bruit extérieur ne permettait plus de s'abstraire. A peine les bulles étaient-elles arrivées à la surface qu'on les voyait redisparaître. Quelque chose avait bondi hors de l'eau trop vite pour qu'on puisse voir si c'était un poisson.

Au bout d'un moment, Bloch remua soudain et il y eut des gargouillements partout dans l'eau. Il prit une passerelle qui franchissait le ruisseau et regarda sans bouger l'eau en dessous. L'eau était si tranquille que la face supérieure des feuilles qui y flottaient restait bien sèche.

On voyait des daphnies courir cà et là et plus haut, sans lever la tête, un essaim de moucherons. L'eau se rida un peu à un endroit. Il y eut de nouveau un claquement quand un poisson sauta hors de l'eau. On voyait sur la rive un crapaud sur un autre crapaud. Un morceau d'argile se détacha du bord et de nouveau il y eut des gargouillements partout sous l'eau. Les petits événements de la surface du ruisseau vous paraissaient si importants que, dès qu'ils se renouvelaient, on les suivait et on les reconnaissait. Et les feuilles bougeaient si lentement sur l'eau qu'on avait envie de regarder sans ciller à en avoir mal aux yeux, par peur de confondre en cillant le mouvement des paupières avec celui des feuilles. Même les branches qui y plongeaient ne se reflétaient pas dans l'eau boueuse.

Une chose, hors de vue, commençait à troubler Bloch qui regardait fixement la surface de l'eau. Il cligna, comme si ça venait de ses yeux, mais ne regarda pas vers la chose. Peu à peu elle arriva à portée de sa vue. Il la vit un moment sans la percevoir; sa conscience tout entière n'était qu'un corps aveugle. Ensuite, comme dans un film comique, quand quelqu'un ouvre une caisse sans y penser, bavarde,

s'interrompt enfin, se précipite sur la caisse, il vit dans l'eau, au-dessous de lui, le cadavre d'un enfant.

Ensuite il regagna la route. Dans le tournant, là où se trouvaient les dernières maisons avant la frontière, un gendarme à moto avança dans sa direction: il vit son ombre à l'avance sur la courbe; puis le gendarme apparut en personne dans le tournant, assis droit sur l'engin, portant des gants blancs, une main sur le guidon, l'autre sur son estomac; les pneus étaient couverts de boue; une feuille de betterave flottait dans les rayons. Le visage du gendarme n'exprimait rien. A mesure que Bloch suivait des yeux la silhouette sur la moto, il lui semblait qu'il détachait lentement ses veux d'un journal et regardait à l'extérieur par une fenêtre : le gendarme s'éloignait toujours davantage et le préoccupait de moins en moins. Bloch pensa alors que ce qu'il voyait en suivant des yeux le gendarme, il ne le voyait, l'espace d'un instant, qu'en parallèle pour autre chose. Le gendarme disparut de l'image et l'intérêt de Bloch devint tout à fait superficiel. A l'auberge de la frontière, où il alla ensuite, il ne trouva personne, pourtant la porte de la salle de café était ouverte.

Il resta là un moment puis ouvrit la porte encore une fois et la referma de l'intérieur bien

à fond. Il s'assit à une table dans un coin et attendit, tout en faisant aller et venir les billes qui servaient à marquer les points dans les parties de cartes. Finalement il battit les cartes placées entre les rangées de billes et joua tout seul. Il fut pris d'une envie de jouer frénétique; une de ses cartes tomba sous la table. Il se baissa et vit sous une autre table la fille de la gérante accroupie parmi les chaises placées tout autour. Bloch se redressa et continua à jouer; les cartes avaient pris une telle patine que chacune d'elles lui semblait toute boursouflée. Il pouvait voir dans la maison voisine la chambre où les tréteaux étaient déjà vides; les battants de la fenêtre étaient grands ouverts. Puis des enfants crièrent au-dehors. sur la route, la petite sous la table repoussa vite les chaises et se précipita dehors.

La serveuse revint de la cour. Comme pour répondre au fait qu'elle le voyait là, elle dit que la gérante était allée au château pour faire renouveler son bail. A la suite de la serveuse venait un jeune garçon qui traînait de chaque main un casier rempli de bouteilles de bière; malgré tout il gardait la bouche ouverte. Bloch lui adressa la parole mais la serveuse dit qu'il ne fallait pas lui adresser la parole, il ne pouvait pas parler quand il transportait de telles charges. Le garçon, qui était un peu

simple d'esprit, semblait-il, avait empilé les casiers derrière le comptoir. La serveuse lui dit : « A-t-on encore versé la cendre sur le lit au lieu de la jeter dans le ruisseau? Continuet-on à courir après les chèvres? Hache-t-on toujours les citrouilles pour s'en barbouiller la figure? » Elle se plaça près de la porte avec une bouteille de bière mais il ne répondit pas. Quand elle lui montra la bouteille, il s'avança vers elle. Elle lui donna la bouteille et le laissa partir. Un chat se précipita dans la pièce, bondit sur une mouche et aussitôt mangea la mouche. La serveuse avait fermé la porte. Pendant que la porte était ouverte, Bloch avait entendu sonner le téléphone dans le poste de douane à côté.

Ensuite Bloch alla au château derrière le jeune garçon; il marchait lentement parce qu'il ne voulait pas le dépasser; il le regarda qui montrait un cerisier avec de grands gestes, l'entendit dire « abeilles », et il crut bien, au premier regard, voir un essaim d'abeilles suspendu là-haut, puis il constata, après avoir regardé les autres arbres, que ce n'étaient que les troncs qui étaient renflés par endroits. Il vit le garçon qui, comme pour prouver qu'il s'agissait d'un essaim d'abeilles, lançait sa bouteille dans le cerisier. La bière restée au fond de la bouteille rejaillit sur le tronc, la

bouteille tomba sur un tas de cerises pourries dans l'herbe et aussitôt des mouches et des guêpes s'envolèrent des cerises. Ensuite, pendant que Bloch marchait à côté du garçon, il l'entendit qui parlait d'un « cinglé » qu'il avait vu se baigner la veille dans le ruisseau; les doigts du nageur étaient un peu ratatinés, devant la bouche il avait une grosse boule d'écume. Bloch demanda au garçon s'il savait nager. Il le vit qui retroussait les lèvres et secouait la tête avec force, puis l'entendit qui disait « non ». Bloch passa le premier, il entendit le garçon parler mais ne regarda plus en arrière.

Il frappa à la fenêtre de la loge devant le château. Il s'approcha si près de la vitre qu'il put regarder à l'intérieur. Il y avait un plat rempli de prunes sur la table. Le portier, qui était couché sur le divan, venait de se réveiller; il fit des signes auxquels Bloch ne sut comment répondre. Bloch secoua la tête. Le portier sortit avec une clef, ouvrit le portail, mais revint immédiatement sur ses pas et passa le premier. Un portier et sa clef! pensa Bloch; de nouveau il lui sembla qu'il ne devait voir dans tout cela qu'une transposition. Il s'aperçut que le portier se proposait de lui faire visiter le bâtiment. Il voulut dissiper le malentendu mais n'en trouva pas l'occasion,

pourtant le portier parlait à peine. Des têtes de poissons étaient clouées partout sur la porte par laquelle ils entrèrent. Bloch s'était préparé à demander une explication mais il avait sans doute laissé passer le bon moment de nouveau. Ils se trouvaient déjà à l'intérieur.

Dans la bibliothèque, le portier lui lut un extrait du registre indiquant les parts de récolte que les paysans devaient verser au châtelain en tant que fermage autrefois. Bloch ne put intervenir parce que le portier s'était mis à lui traduire un passage en latin consacré à un paysan réfractaire : « Il dut abandonner la ferme, lut le portier, et quelque temps après on le retrouva dans la forêt pendu par les pieds à une branche, la tête dans une fourmilière. » Le registre était si volumineux que le portier dut le refermer des deux mains. Bloch demanda si le bâtiment était habité. Le portier répondit que l'accès aux appartements privés n'était pas autorisé. Bloch entendit un son mat, mais ce n'était que le portier qui avait de nouveau fermé le livre. « L'obscurité des forêts de pins lui avait fait perdre la raison », cita de mémoire le portier. Il y eut un bruit devant la fenêtre, comme si une grosse pomme s'était détachée d'une branche. Cependant le bruit de la chute ne vint pas. Bloch regarda dehors et vit que, dans le jardin, le fils du châtelain maniait une longue perche au bout de laquelle était attachée une poche aux bords garnis de pointes et poussait dans la poche les pommes fichées sur les pointes, pendant que dans l'herbe au-dessous de lui se tenait la gérante, le tablier tendu.

Des planches de papillons étaient accrochées au mur dans la pièce voisine. Le portier lui montra toutes les taches que les préparations avaient laissées sur ses mains. Malgré tout beaucoup de papillons étaient tombés des épingles qui les clouaient, Bloch vit la poussière par terre sous les planches. Il s'approcha et observa les restes de papillons qui étaient encore maintenus par les épingles. Quand le portier ferma la porte derrière lui, quelque chose tomba d'une planche qu'il ne pouvait voir et s'en alla en poussière en tombant. Bloch vit un paon-de-nuit qui paraissait recouvert d'une moisissure verdâtre et cotonneuse. Il ne se pencha pas en avant, ne fit pas un pas en arrière. Il lut les inscriptions sous les épingles disponibles. Pour certains papillons, leur forme était déjà tellement modifiée que seule l'inscription en dessous permettait de savoir ce qu'ils étaient. « Un cadavre dans la salle », proféra le portier qui se trouvait déjà sur le pas de la porte donnant sur la pièce suivante. Quelqu'un poussa un cri dehors, une pomme tomba par terre. Bloch, qui regardait par la fenêtre, vit une branche dépouillée qu'une détente brusque avait redressée. La gérante ajouta la pomme tombée par terre au tas de pommes abîmées.

Puis une bande d'écoliers en promenade était arrivée, le portier avait interrompu la visite et repris depuis le début. Bloch profitait de l'occasion et s'éloignait.

De retour sur la route, près d'un arrêt de voitures postales, il s'assit sur un banc qui. indiquait la plaque métallique, avait été offert par la caisse d'épargne de la localité. Les maisons étaient si lointaines qu'elles ne se distinguaient plus guère les unes des autres; quand les cloches commencèrent à sonner. elles restèrent invisibles dans le clocher. Un avion passa si haut au-dessus de lui qu'il ne put le voir; une seule fois l'avion scintilla. Il y avait une trace de colimacon séchée près de lui sur le banc. L'herbe sous le banc était encore humide de la rosée de la dernière nuit : l'enveloppe en cellophane d'un paquet de cigarettes était couverte de buée. Il vit à sa gauche... Il v avait à sa droite... Il vit derrière lui... Il eut faim et poursuivit son chemin.

De retour à l'auberge, Bloch commanda un peu de charcuterie. La serveuse coupa le pain et la saucisse avec le couperet à pain et lui apporta les rondelles de saucisse sur une assiette; elle avait étalé un peu de moutarde sur la saucisse. Bloch mangea, la nuit tombait déjà. Dehors, en jouant, un enfant s'était si bien caché que personne ne le trouvait. Ce fut seulement quand la partie fut finie que Bloch le vit s'avancer sur la route déserte. Il éloigna de lui l'assiette, il éloigna de lui le dessous de bière, et la salière.

La serveuse alla mettre la petite au lit. Puis la petite revint dans la salle et courut en chemise de nuit au milieu des gens. De temps en temps des teignes s'envolaient du plancher. A son retour, la gérante reconduisit la petite dans la chambre à coucher.

On ferma les rideaux, la salle se remplit. On voyait quelques jeunes gens, au comptoir, qui faisaient un pas en arrière chaque fois qu'ils riaient. Des jeunes filles en manteau, comme prêtes à repartir, se tenaient près d'eux. On voyait l'un des jeunes gens qui racontait quelque chose et les autres qui se figeaient juste avant d'éclater de rire, tous à la fois. Ceux qui étaient assis, étaient assis le plus près possible du mur. On voyait le sélecteur se poser sur un disque dans le juke-box, on voyait le bras qui descendait, on remarquait que quelques clients se taisaient dans l'attente de leurs disques; il n'y avait rien à y faire, il n'y avait

rien à y changer. Et qu'on ait vu, au moment où la serveuse fatiguée laissait retomber son bras, glisser sur son poignet la montre-brace-let de dessous la manche de sa veste, que la manette du percolateur se soit relevée lente-ment et qu'on ait perçu que quelqu'un, avant d'ouvrir sa boîte d'allumettes, la tenait près de son oreille et l'agitait n'y changeait rien. On voyait des verres depuis longtemps vides que les clients portaient sans cesse à leurs lèvres, la serveuse qui soulevait un verre pour vérifier si elle pouvait l'emporter, les jeunes gens qui se giflaient pour rire. Rien à faire. Ce fut seulement quand quelqu'un s'écria qu'il vou-lait payer que cela redevint sérieux.

Bloch était assez ivre. Tous les objets paraissaient être hors de sa portée. Il était si éloigné des événements que lui-même n'existait plus dans ce qu'il voyait ou entendait. Comme des photos prises d'avion! pensa-t-il, tout en observant les bois et les cors au mur. Les bruits lui faisaient l'effet de bruits accessoires, comme les toussotements et les chuchotements pendant les retransmissions de services religieux à la radio.

Puis le fils du châtelain entra. Il portait des culottes de golf et suspendit son manteau si près de Bloch que celui-ci dut se pencher de côté.

La gérante s'assit à côté du fils du châtelain, on l'entendit lui demander en s'asseyant ce qu'il voulait boire et crier la commande à la serveuse. Bloch les vit un moment boire tous les deux dans le même verre; dès que le jeune homme disait quelque chose, la gérante lui donnait une bourrade; et quand elle passa la main sur le visage du jeune homme, on le vit tirer la langue et lécher. Ensuite la gérante alla s'asseoir à une autre table où, caressant les cheveux d'un jeune homme, elle poursuivit son manège. Le fils du châtelain s'était levé et avait pris ses cigarettes dans son manteau derrière Bloch. Bloch avait hoché la tête, pour répondre au fils du châtelain qui lui demandait si le manteau le gênait, et s'était aperçu qu'il n'avait pas détaché les yeux du même endroit depuis un certain temps. Bloch s'écria: « L'addition! » et de nouveau, pour un court instant, tous parurent sérieux. La gérante, qui était en train de déboucher une bouteille de vin, la tête inclinée en arrière, fit un signe à la serveuse qui, derrière le comptoir, lavait les verres pour les poser sur un tapis de mousse synthétique qui absorbait l'eau, la serveuse vint vers lui parmi les jeunes gens qui se tenaient autour du comptoir et en guise de monnaie lui donna, avec des doigts froids, des pièces mouillées qu'aussitôt il mit dans sa poche, tout en se levant; une blague, pensa Bloch; peut-être était-ce parce qu'il était ivre que l'incident lui paraissait si important.

Il se leva et se dirigea vers la porte; il ouvrit la porte et sortit — tout était en ordre.

Pour être sûr, il resta un moment où il était. De temps en temps l'un ou l'autre sortait et satisfaisait un besoin. D'autres, nouveaux arrivants, commençaient à chanter dehors dès qu'ils entendaient le juke-box. Bloch s'éloigna.

De retour dans le village, dans son hôtel, dans sa chambre. Onze mots en tout, pensa Bloch soulagé. Il entendit l'eau d'une baignoire qu'on vidait au-dessus de lui; en tout cas il entendit un gargouillement, puis un bruit de succion et pour finir un sifflement.

Il venait sans doute de s'endormir quand il s'éveilla de nouveau. Au premier instant, il lui sembla qu'il était séparé de lui-même. Il nota qu'il était couché dans un lit. Intransportable! pensa Bloch. Le monstre! Il avait lui-même la sensation d'une transformation soudaine. Il ne concordait plus; tout tranquille qu'il était, il n'était rien qu'une mascarade et une corvée; si flagrant et si voyant dans cet état qu'il ne pouvait se rabattre sur aucune image comparable. Tel qu'il était là, il était quelque chose de lubrique, d'obscène, d'incongru, une véritable agression; enterrer! pensa Bloch, enfouir,

écarter! Il crut éprouver un contact désagréable avec lui-même, mais s'aperçut que c'était simplement sa conscience de lui-même qui était si forte qu'il la ressentait comme un toucher sur toute la surface de son corps; comme si la conscience, comme si les pensées étaient devenues agressives, méchantes, brutales envers lui-même! Il restait là, sans défense, incapable de résister; l'intérieur retourné à l'air d'une facon écœurante : étranger, non, mais odieusement autre. Un déclic s'était produit et sur ce déclic il était devenu anormal, il avait été arraché à la cohérence. Il était là, invraisemblable, pas autrement; sans comparaison. Sa conscience de lui-même était si forte qu'il avait une peur intense. Il transpirait. Une pièce de monnaie tomba par terre et roula sous le lit; il tendit l'oreille: une comparaison? Et il s'endormit.

De nouveau réveillé. Deux, trois, quatre, Bloch se mit à compter. Son état ne s'était pas modifié mais il avait dû s'y habituer en dormant. Il reprit les pièces qui étaient tombées sous le lit et descendit. S'il faisait attention et jouait la comédie, un mot en amenait encore un autre sans peine. Un automne pluvieux; un petit matin; une vitre poussiéreuse : cela fonctionnait. Il salua l'hôtelier : l'hôtelier mettait les journaux dans leur présentoir; la femme de

chambre poussait une table roulante dans le passage entre la cuisine et la salle: cela fonctionnait toujours. S'il se surveillait, cela continuerait par enchaînement; il s'assit à la table à laquelle il s'asseyait toujours; il ouvrit le journal qu'il ouvrait chaque jour; il lut dans le journal l'entrefilet disant qu'on était sur une bonne piste dans l'affaire du meurtre de Gerda T. et qu'elle conduisait vers le sud du pays; les gribouillages sur le journal découvert dans l'appartement de la victime avaient fait progresser l'enquête. Une phrase engendrait l'autre. Et puis, et puis, et puis... On pouvait être rassuré à l'avance pour quelque temps.

Au bout de quelque temps, Bloch, qui se trouvait toujours dans la salle de café et se détaillait ce qui se passait au-dehors, sur la route, constata soudain que la phrase suivante occupait malgré tout son esprit : « Il était resté inactif bien trop longtemps. » Comme la phrase lui fit l'effet d'une phrase de conclusion, il chercha à retrouver comment elle lui était venue. Avant, qu'y avait-il eu? Oui! Avant, il s'en souvenait maintenant, il avait pensé : « Surpris par le shoot, il laissait passer le ballon entre ses jambes. » Et avant cette phrase, il avait pensé aux photographes qui l'agaçaient derrière les buts. Et avant : « Quelqu'un s'arrêtait derrière lui, et puis sifflait son

chien. » Et avant cette phrase? Avant cette phrase, il avait pensé à une femme qui s'était arrêtée dans un parc, s'était retournée et avait regardé quelque chose derrière lui, de l'air dont on regarde un enfant désobéissant. Et avant? Avant, le patron avait parlé du petit muet qu'un douanier avait trouvé mort tout près de la frontière. Et avant l'écolier, il avait pensé au ballon qui avait rebondi tout près de la ligne. Et avant de penser au ballon, il avait vu dans la rue une marchande sauter de son tabouret et courir après un jeune garçon. Et la marchande avait été précédée par une phrase du journal : « Le menuisier qui poursuivait le voleur fut gêné par son tablier de cuir qu'il avait gardé. » Quant à la phrase du journal, il l'avait lue au moment où il se rappelait comment on lui avait rabattu son veston sur les bras au cours d'une bagarre. Et l'idée de la bagarre lui était venue au moment où il cognait du genou contre la table pour rire. Et avant ? Il ne put trouver ce qui l'avait amené à cogner du genou contre la table. Il chercha dans l'incident un point de repère pour ce qui avait pu se passer avant : est-ce que ça avait un rapport avec le geste? Avec la douleur? Avec le bruit de la table heurtée par le genou? Mais impossible de remonter plus loin. Il aperçut alors devant lui, sur le journal, la photo d'une porte qu'il avait fallu enfoncer parce qu'un cadavre se trouvait derrière. C'était cette porte qui avait été le point de départ, pensa-t-il, pour aboutir à cette phrase : « Il est resté inactif trop longtemps. »

Puis tout se passait bien pour un moment: les mouvements des lèvres des gens avec qui il parlait concordaient avec ce qu'il les entendait dire: les maisons ne se composaient pas uniquement de façades; de la rampe de la laiterie on transportait dans l'entrepôt de gros sacs de farine: chaque fois que quelqu'un criait quelque chose tout là-bas, sur la route, le son paraissait bien venir de là-bas; les gens qui suivaient le trottoir en face ne paraissaient pas avoir été payés pour traverser le décor; le garçon au sparadrap sous l'œil avait une vraie écorchure; et la pluie ne paraissait pas tomber sur le premier plan du tableau uniquement mais sur l'ensemble de ce qui était visible. Ensuite Bloch se retrouva sous le porche d'une église. Il avait dû venir là par une petite rue et se placer sous l'auvent au moment où la pluie commençait à tomber.

Il faisait plus clair qu'il ne l'avait pensé audedans, dans l'église, il en fut frappé. Donc, s'étant assis aussitôt sur un banc, il put regarder la fresque au-dessus de lui. Au bout de quelque temps, il la reconnut : elle était reproduite sur les prospectus qui traînaient dans toutes les chambres de l'hôtel. Bloch, qui en avait emporté un parce qu'il contenait aussi le plan du village et des environs avec les routes et les chemins, le prit dans sa poche et lut que des peintres différents avaient travaillé au premier plan et au fond du tableau: les personnages du premier plan étaient achevés depuis longtemps que le deuxième peintre peignait encore le fond; Bloch leva les yeux du prospectus vers la voûte; parce qu'il ne les connaissait pas - il s'agissait sans doute de quelconques figures bibliques — les personnages l'ennuyèrent; malgré tout il était agréable, pendant que la pluie tombait de plus en plus fort dehors, de regarder la voûte là-haut. Le tableau s'étendait sur tout le plafond; le fond représentait un ciel assez pur, d'un bleu presque homogène; on voyait ici et là quelques petits nuages: à un endroit, bien au-dessus des personnages, était peint un oiseau. Bloch évalua combien de mètres carrés le peintre avait dû couvrir. Avait-il eu des difficultés pour obtenir un bleu si uniforme? Il s'agissait d'un bleu très clair, on avait sans doute dû mélanger du blanc à la couleur. Et pour le mélange, fallait-il veiller à ce que la nuance ne change pas d'une séance à l'autre? Quant à ce bleu, il n'était pas non plus tout à fait uniforme, il

changeait le temps d'une touche. Impossible donc d'étendre sur tout le plafond une peinture uniformément bleue, il fallait peindre un vrai tableau? Ce n'était pas en prenant le plus gros des pinceaux ou même un balai pour mêler grossièrement du bleu au crépi, toujours humide surtout, qu'on transformait le fond en ciel mais, songea Bloch, le peintre devait vraiment peindre un ciel avec des petites variations dans le bleu, sans rendre ces variations assez visibles pour qu'elles apparaissent comme le résultat d'un mauvais mélange. Il était bien vrai d'ailleurs que le fond n'avait pas l'aspect du ciel parce qu'on s'attend toujours à ce que le fond représente un ciel mais parce qu'un peintre avait minutieusement reproduit le ciel là-haut. On a peint le ciel avec une telle fidélité qu'on dirait presque un dessin, pensa Bloch; en tout cas, le ciel était beaucoup plus fidèle que les personnages du premier plan. Avait-on ajouté l'oiseau dans un moment de colère? L'avait-on peint dès le début ou bien l'avait-on ajouté seulement lorsque le fond avait été terminé? Le peintre du fond s'était-il senti découragé? Rien ne l'indiquait, et cette déduction parut aussitôt ridicule à Bloch. Il lui semblait de toute façon que son attention pour le tableau, que ses allées et venues, ses arrêts, ses sorties, ses entrées n'étaient que des faux-fuyants. Il se leva : « Pas de diversion », se dit-il. Comme pour se contredire lui-même, il sortit, traversa aussitôt la route et entra dans un couloir, s'attarda par provocation près de bouteilles à lait vides en attendant que la pluie ait cessé, et personne ne vint lui demander quoi que ce soit, alla dans un café et y resta un certain temps, les jambes allongées, et personne ne lui fit le plaisir de trébucher dessus et de se lancer dans une bagarre.

Lorsqu'il regardait dehors, il voyait un fragment de la place du marché avec un autobus scolaire; dans le café, il voyait à droite et à gauche des fragments de mur, d'un côté le poêle éteint sur lequel se trouvait un bouquet de fleurs, de l'autre côté un portemanteau auquel était accroché un parapluie. Il aperçut un autre fragment avec le juke-box à travers lequel se promenait lentement un point lumineux qui allait s'arrêter devant le numéro choisi, près du juke-box le distributeur de cigarettes, encore un bouquet de fleurs dessus; puis un autre fragment avec, derrière le comptoir, le patron qui débouchait pour la serveuse près de lui une bouteille qu'elle posait sur la table roulante; et enfin un fragment de lui-même qui avait allongé ses jambes, avec ses chaussures mouillées, sales,

et l'énorme cendrier sur la table, près du cendrier un vase à fleurs assez petit, et le verre de vin sur la table voisine à laquelle il n'y avait personne. Il s'en apercevait, le point de vue sur la place, maintenant que l'autobus était parti, correspondait presque exactement au point de vue des cartes postales; ici, une partie de la colonne de la fontaine; là-bas, dans le coin du tableau, une partie du support à vélos.

Bloch était excité. Il voyait les détails à l'intérieur des fragments avec une netteté irritante: comme si les fragments qu'il voyait étaient là pour le tout. De nouveau les détails lui firent l'effet de plaques d'identité. « Lettres lumineuses! », pensa-t-il. Et pour lui, l'oreille de la serveuse d'où pendait un bijou correspondait au signalement de la serveuse : un sac à main posé sur une petite table et entrouvert, ce qui lui permettait d'y voir un foulard à pois. était là pour la femme qui, de l'autre côté de la table, tenait une tasse de café et feuilletait d'une main un illustré, ne s'arrêtant que sur une image par-ci par-là. Une pile de coupes à glace emboîtées les unes dans les autres, sur le comptoir, donnait l'impression d'être un parallèle du patron, et la mare d'eau sur le plancher, en dessous du portemanteau, représentait le parapluie au-dessus. Au lieu de voir les têtes des consommateurs. Bloch vovait les

marques noires sur le mur à la hauteur des têtes. Il était si excité qu'il regarda la ficelle sale sur laquelle tirait la serveuse pour éteindre les appliques — le temps s'était éclairci — comme si ces appliques dans leur ensemble étaient une sollicitation, exprès pour lui. Et puis il avait mal à la tête à cause de la pluie qu'il avait reçue.

On aurait dit que les détails encombrants salissaient et déformaient totalement les personnages et le décor où était leur place. On pouvait lutter en les nommant un par un et en employant ces dénominations pour injurier les personnages eux-mêmes. Le patron derrière le comptoir, on pouvait le traiter de cendrier, et on pouvait dire à la serveuse qu'elle était un trou dans le lobe de l'oreille. De même on avait envie de dire à la femme à l'illustré : espèce de sac à main! et à l'homme de la table d'à côté qui était enfin revenu de l'arrière-salle et buvait son vin debout, pendant qu'il payait : espèce de tache sur un pantalon! ou bien, maintenant qu'il reposait le verre vide sur la table et sortait, lui crier qu'il était une marque de doigt, une poignée de porte, une fente de manteau, une flaque d'eau, une pince de cycliste, un garde-boue de bicyclette et ainsi de suite, tant que le personnage, dehors, n'avait pas disparu du tableau avec son vélo... Même les conversations et surtout les exclamations des gens, les « oui? » et les « ah! », vous paraissaient si insistantes qu'on avait envie de les répéter à haute voix, par moquerie.

Bloch alla dans une boucherie et acheta deux sandwichs à la saucisse. Il ne voulait pas manger au restaurant parce que petit à petit son argent diminuait. Il considéra les bouts de saucisse qui pendaient l'un à côté de l'autre d'une barre de bois et montra celui que la marchande devait couper. Un enfant entra, un billet à la main. Tout d'abord le douanier avait pris le cadavre de l'écolier pour un matelas au rebut, venait de dire la marchande. Elle prit deux petits pains dans un carton et les coupa sans les fendre tout à fait. Le pain était si rassis que Bloch l'entendit craquer quand le couteau s'y enfonça. La marchande ouvrit les petits pains et mit les rondelles de saucisse au milieu. Bloch dit qu'il avait le temps, qu'elle pouvait servir le petit avant lui. Il vit l'enfant qui tendait le bout de papier, muet. La marchande se pencha et lut. Lorsqu'elle trancha la viande, le morceau glissa et tomba de la planche sur les dalles. « Flac! », dit le petit. Le morceau de viande était resté sur place. La marchande le ramassa, le racla avec la lame du couteau et l'emballa. Bloch vit passer les

enfants de l'école, dehors, avec leurs parapluies ouverts alors qu'il ne pleuvait plus. Il tint la porte pour le petit et regarda la marchande qui enlevait la peau du bout de saucisse puis mettait les rondelles au milieu du deuxième petit pain.

Les affaires allaient mal, dit la marchande. « Les maisons se trouvent toutes du même côté de la rue que la boutique, de sorte que, premièrement, personne n'habite en face pour voir qu'il existe une boutique, et, deuxièmement, les gens qui viennent de ce côté-ci ne passent jamais de l'autre, par conséquent ils passent trop près et ne remarquent pas la boutique, eux non plus, sans compter que la vitrine est à peine plus grande que les fenêtres des maisons voisines. »

Bloch s'étonna que les gens n'aillent jamais de l'autre côté de la rue; de l'autre côté de la rue, ils avaient pourtant toute la place pour eux et c'était beaucoup plus ensoleillé. Sans doute éprouvait-on le besoin de marcher le long des maisons! dit-il. La marchande, qui ne l'avait pas compris parce qu'il en avait eu assez de parler au beau milieu de sa phrase et avait terminé dans un murmure, rit, comme si de toute façon elle s'était attendue comme réponse à une plaisanterie. Et, au moment même où quelques personnes passaient devant

la vitrine, il se mit effectivement à faire si sombre dans le magasin qu'on aurait dit une plaisanterie.

Premièrement... Deuxièmement... Bloch se répéta ce que la marchande avait dit; il ne trouvait pas bizarre que quelqu'un puisse commencer à parler en connaissant déjà la fin de sa phrase. Il mangea les sandwichs dehors en poursuivant son chemin. Il froissa pour le jeter le papier gras qui les enveloppait. Il n'y avait pas de corbeille à proximité. Il marcha un moment dans une direction puis dans une autre, le papier froissé dans la main. Il mit le papier dans la poche de son manteau, le reprit et finalement le jeta dans un jardin potager par un trou de la palissade. Aussitôt les poules se précipitèrent dessus de tous les côtés, mais repartirent avant d'avoir picoré le papier froissé.

Bloch vit devant lui trois hommes traverser la route en biais, deux en uniforme, le troisième au milieu vêtu d'un costume du dimanche noir avec une cravate qui, rejetée par le vent ou parce qu'il avait couru vite, pendait en arrière par-dessus son épaule. Il regarda les gendarmes qui conduisaient le Bohémien au poste de police. Jusqu'à la porte ils avaient marché côte à côte et le Bohémien, semblait-il, avançait de son plein gré entre les gendarmes

et parlait avec eux; pourtant, quand l'un des gendarmes ouvrit la porte, l'autre toucha légèrement le coude du Bohémien par-derrière, sans le saisir. Le Bohémien regarda le gendarme par-dessus son épaule et eut un sourire gentil; sous le nœud de cravate, le col de sa chemise était ouvert. Il sembla à Bloch que le Bohémien était tombé dans un véritable traquenard et que, quand on lui toucha le bras, il ne lui restait plus qu'à regarder gentiment le gendarme.

Bloch les suivit dans le bâtiment qui abritait aussi le bureau de poste; il crut un instant qu'on n aurait pas l'idée qu'il était impliqué dans quoi que ce soit si on le voyait qui mangeait un sandwich en pleine rue. « Impliqué? » Il ne fallait surtout pas qu'il se préoccupe de justifier sa présence ici, au moment où l'on emmenait le Bohémien, par un acte quelconque tel que manger son sandwich. Il n'aurait à se justifier que si on l'interpellait pour lui reprocher quelque chose; et comme, de toute façon, il ne fallait pas qu'il se préoccupe d'une interpellation quelconque, il ne fallait pas non plus qu'il cherche à l'avance des justifications pour une telle éventualité; cette éventualité était exclue. Par conséquent, si on lui demandait s'il avait vu le Bohémien qu'on emmenait, il n'avait pas besoin de nier et de

prétendre qu'il avait été distrait par le fait de manger un sandwich, il pouvait avouer au contraire qu'il avait été témoin de l'arrestation « Témoin? », souligna Bloch, pendant qu'il attendait sa communication dans le bureau de poste; « avouer? » Quel était le rapport entre ces mots et l'incident sans importance pour lui? Ces mots ne donnaientils pas à l'incident une importance qu'il voulait précisément nier? « Nier? », souligna Bloch de nouveau. Il n'y avait rien à nier. Bloch devait se garantir des mots qui transformaient ce qu'il voulait exprimer en une sorte de déposition.

On lui indiqua la cabine. Toujours soucieux de ne pas donner l'impression qu'il voulait faire une déclaration, il se surprit à entourer l'appareil avec un mouchoir. Un peu troublé, il mit le mouchoir dans sa poche. Comment, partant de paroles imprudentes, en était il arrivé au mouchoir? Il apprit que l'ami à qui il voulait parler était bouclé avec son équipe jusqu'au grand match du dimanche et qu'il ne pouvait venir au téléphone. Bloch donna un autre numéro à la postière. Elle lui demanda de payer tout d'abord la communication précédente. Bloch paya et s'assit sur un banc, puis il attendit la deuxième communication. Le téléphone sonna, il se leva. Mais ce n'était que

pour transmettre un télégramme de congratulation. La postière notait et se faisait confirmer les mots un par un. Bloch marchait de long en large. L'un des facteurs était revenu et faisait ses comptes à voix haute devant la postière. Bloch s'assit. En ce début d'aprèsmidi, il n'y avait aucune diversion au-dehors, sur la route. Bloch s'impatienta, mais ne le montra pas. Il entendit le facteur qui racontait que le Bohémien était resté caché toute la iournée dans une cahute de la douane près de la frontière. « Tout le monde sait ça! », déclara Bloch. Le facteur se tourna vers lui et se tut. Cette nouvelle que le facteur révélait, on l'avait déjà lue dans le journal d'hier, d'avanthier, d'avant-avant-hier, poursuivit Bloch. Ce que le facteur racontait ne signifiait rien, rien du tout, absolument rien. Le facteur avait tourné le dos à Bloch tandis que celui-ci parlait et il s'entretenait à voix basse avec la postière, en un murmure que Bloch percevait comme ces passages des films étrangers qu'on ne traduit pas parce que de toute façon ils doivent rester incompréhensibles. Bloch ne savait plus à quoi était destinée sa remarque. Tout à coup, d'avoir oublié à quoi cette remarque était « destinée » dans un bureau de poste précisément ne fut plus pour lui un simple fait mais une mauvaise plaisanterie, un de ces jeux de mots qui lui avaient toujours tant déplu. chez les journalistes sportifs par exemple. Déjà ce qu'avait raconté le facteur à propos du Bohémien lui avait paru une équivoque grossière, une allusion maladroite, de même le télégramme de congratulation dont les paroles paraissaient trop plates pour ne pas avoir un autre sens. Et l'allusion n'était pas que dans les paroles, les objets tout autour de lui suggéraient sans doute quelque chose, eux aussi. « Comme s'ils me clignaient de l'œil et me faisaient des signes! », pensa Bloch En effet, pour quelle raison le couvercle de l'encrier était-il là, tout près, sur le buvard, et pour quelle raison avait-on manifestement mis le jour même un buvard propre sur le pupitre de sorte que les traces lisibles étaient très peu nombreuses? Et ne fallait-il pas dire « afin que » au lieu de « de sorte que » pour être plus correct? Afin que les traces soient lisibles, par conséquent? Quant à la postière, elle décrochait l'appareil et épelait le texte du télégramme. A quelles allusions se livrait-elle ainsi? Oue cachait-elle quand elle disait « tous nos vœux »? « Nos amitiés », qu'est-ce que cela signifiait? Que remplaçaient ces formules rabâchées? De qui ces « heureux grands-parents » étaient-ils les prête-noms? Le matin déjà, Bloch avait tout de suite vu un piège dans la petite annonce du journal, « pourquoi ne téléphones-tu pas? ».

Il lui sembla que le facteur et la postière étaient au courant. « La postière et le facteur », corrigea-t-il. Voici qu'en plein jour il succombait lui-même à cette détestable mala die des mots. « En plein jour? » Il avait dû tomber par hasard sur cette expression. Elle lui paraissait bouffonne, de facon désagréable. Les autres mots de la phrase étaient-ils, eux. moins désagréables? Quand on se répétait le mot « maladie », on ne pouvait que le trouver ridicule au bout de quelques répétitions. « Je succombe à une maladie » : ridicule, « Je vais être malade » : aussi ridicule. « La postière et le facteur »; « le facteur et la postière »; « la postière et le facteur » : plaisanterie identique. Vous connaissez la blague du facteur et de la postière? « On dirait qu'il n'y a que des formules de titre », pensa Bloch, « Le télégramme de congratulation », « le couvercle de l'encrier », « la boulette de papier buvard sur le plancher ». Il voyait le support d'où pendaient les divers tampons comme si c'était un dessin. Il regarda longuement le support mais ne put trouver ce qu'il pouvait bien avoir de drôle; pourtant il devait avoir quelque chose de drôle: sinon, pourquoi lui faisait-il l'effet d'un dessin? Ou bien était-ce encore un piège?

L'objet était-il là pour qu'il se trahisse? Bloch regarda ailleurs, regarda de nouveau ailleurs. regarda de nouveau ailleurs. Ce tampon vous dit-il quelque chose? A quoi pensez-vous en voyant ce chèque rempli? Qu'évoque pour vous le fait d'ouvrir le tiroir? Il sembla à Bloch qu'il devait faire l'inventaire de la pièce pour utiliser comme des indices les objets sur lesquels il hésitait dans son énumération ou bien qu'il oubliait. Le facteur frappa du plat de la main sur la grosse sacoche qui était toujours suspendue à son épaule. « Le facteur frappe sur sa sacoche et la détache », pensa Bloch mot à mot. « Maintenant il la pose sur la table et va dans la salle de tri. » Il se décrivit les événements comme si c'était pour lui la seule façon de se les représenter, à la manière d'un reporter radiophonique pour les auditeurs. Au bout de quelque temps, ce fut efficace.

Il s'immobilisa parce que le téléphone sonnait. Comme chaque fois que le téléphone sonnait, il crut l'avoir su avec un instant d'avance. La postière décrocha, indiqua la cabine. Déjà à l'intérieur de la cabine, il se demanda s'il n'avait pas mal interprété le geste, si ce geste s'adressait vraiment à quelqu'un. Il prit l'appareil et demanda à son exfemme, qui s'était présentée par son prénom

comme si elle savait que c'était lui, de lui envoyer un peu d'argent poste restante. Un silence particulier suivit. Bloch entendit des chuchotements qui ne lui étaient pas destinés. « Où es-tu? », demanda la femme. Il s'était mis dans la mélasse et était à sec, dit Bloch, et il rit comme si c'était très drôle. La femme ne répondit pas. Bloch entendit de nouveau les chuchotements. Elle aurait beaucoup de mal, dit la femme. Pourquoi? demanda Bloch. Ce n'était pas à lui qu'elle avait parlé, répondit la femme. « Où dois-je envoyer l'argent? » Il allait bientôt être obligé de retourner ses poches si elle ne le sortait pas du pétrin, dit Bloch, La femme se tut. Puis on raccrocha au bout du fil.

« La neige de l'an passé », pensa Bloch inopinément pendant qu'il sortait de la cabine. Dans quel sens ? Il avait bien entendu dire qu'il y avait près de la frontière des sousbois tellement sauvages et denses qu'on pouvait encore y trouver des plaques de neige au début de l'été. Pourtant ce n'était pas dans ce sens-là qu'il y avait pensé. De plus, que faire dans des sous-bois. « Que faire ? » Comment l'entendait-il ? « Comme je le dis », pensa Bloch.

A la caisse d'épargne, il changea le billet d'un dollar qu'il avait sur lui depuis longtemps. Il voulut aussi changer un billet brésilien mais la caisse d'épargne n'acceptait pas cette monnaie; et ils n'avaient pas les cours.

Ouand Bloch entra, l'employé comptait des pièces, en faisait des rouleaux et entourait les rouleaux d'élastiques. Bloch posa le billet sur la grille. A côté se trouvait une boîte à musique; Bloch dut regarder de plus près pour voir qu'il s'agissait d'une tirelire à but charitable. L'employé leva les yeux, mais continua à compter. Bloch poussa le billet de l'autre côté. par-dessous la vitre, sans y avoir été invité. L'employé fit une pile des rouleaux à côté de lui. Bloch se pencha et envoya le billet sur le bureau de l'employé en soufflant dessus, l'employé déplia le billet, le lissa du tranchant de la main et le palpa du bout des doigts. Bloch vit que le bout de ses doigts était assez noir. Un deuxième employé sortit de l'arrière-salle: pour une vérification, pensa Bloch. Bloch demanda une pochette en papier pour ses pièces allemandes — il n'y avait même pas un seul billet — et repoussa les pièces par-dessous la vitre. L'employé mit les pièces dans une pochette en papier, exactement comme il avait empilé les rouleaux avant, et repoussa la pochette vers Bloch. Bloch imagina comment, si tout le monde exigeait une pochette en papier pour ses pièces, on pourrait à la longue

ruiner la caisse d'épargne; on pourrait faire la même chose pour tous les achats : peut-être la dépense en matériel d'emballage acculeraitelle peu à peu les magasins à la faillite. En tout cas l'idée était agréable.

Bloch s'acheta une carte routière de la région dans une papeterie; il demanda un paquet, s'acheta aussi un crayon; fit mettre le crayon dans une pochette en papier. Le rouleau à la main, il poursuivit son chemin; maintenant il se faisait l'effet d'être plus innocent qu'avant, avec les mains vides.

Il s'assit sur un banc, à l'extérieur de la localité déià. d'où il avait une vue d'ensemble des environs, et compara avec son crayon les détails indiqués sur la carte et les détails du paysage devant lui. Légende : ces cercles désignaient une forêt d'arbres feuillus, ces triangles une forêt de conifères, et lorsqu'on levait les yeux de la carte, on était surpris de voir que c'était exact. Là-bas le terrain devait être marécageux; là-bas il devait y avoir un petit oratoire; là-bas il devait y avoir un passage à niveau. En suivant cette route, on devait franchir un pont ici, puis on devait trouver un sentier, puis on devait monter une côte raide. mais quelqu'un pouvait bien se trouver làhaut, on devait donc quitter ce sentier et traverser vite ce champ, on devait courir vers ce bois, un bois de conifères par chance, mais plusieurs personnes pouvaient bien sortir de ce bois et s'avancer vers vous, de sorte qu'on devait faire un crochet, puis on dévalait cette pente en direction de cette ferme on devait passer devant ce hangar, puis on longeait ce ruisseau, on devait sauter par-dessus à cet endroit-ci parce qu'une jeep pouvait venir vers vous par là, puis on traversait en zigzag ce petit champ, on se faufilait à travers cette haie pour arriver sur la route au moment même où passait un camion qu'on arrêtait, après quoi on était en sécurité. Bloch s'interrompit. « En cas de meurtre, on fait toujours des coq-à-l'âne », avait-il entendu dire dans un film.

Il fut content de trouver sur la carte un carré qu'il ne retrouva pas dans le paysage: la maison qui devait être là-bas n'y était pas, et la route qui décrivait une courbe à cet endroit était en réalité toute droite. Il sembla à Bloch que cette discordance pouvait lui être utile.

Il observa un chien qui courait vers un homme dans un champ; puis il nota qu'il n'observait plus le chien mais l'homme qui bougeait comme quelqu'un qui veut barrer la route à quelqu'un d'autre. Alors il vit un enfant qui se tenait derrière l'homme et il s'aperçut qu'il n'observait pas l'homme et le chien, comme on s'y serait attendu, mais

l'enfant qui de loin paraissait gesticuler; puis il s'aperçut que c'étaient les cris de l'enfant qui lui faisaient croire à des gesticulations. Entre-temps l'homme avait déjà saisi le chien par le collier et tous trois, chien, homme et enfant, s'éloignaient dans la même direction.

Une autre image devant lui sur le sol : des fourmis qui s'approchaient d'une miette de pain. Il s'aperçut que de nouveau il n'observait pas les fourmis mais à l'inverse les mouches qui étaient posées sur le pain.

« A qui cela s'est-il adressé? », pensa Bloch.

Tout ce qu'il voyait était frappant, littéralement. Les images ne paraissaient pas naturelles mais comme faites exprès pour vous. Elles servaient à quelque chose. Lorsqu'on les regardait, elles sautaient aux yeux, littéralement. « Comme des indicatifs », pensa Bloch. Comme des codes! Lorsqu'il fermait les yeux et regardait de nouveau au bout de quelque temps, tout paraissait littéralement transformé. On aurait dit que les bords des fragments visibles papillotaient et tremblaient.

Bloch, qui était assis, s'était remis en route, sans s'être complètement redressé. Au bout de quelque temps il s'arrêta, puis de l'immobilité passa sans transition à la course. Il prit un départ rapide, stoppa son élan, changea de direction, courut d'un pas régulier, puis changea de pas, changea de pas de nouveau, stoppa, puis courut à reculons, pivota en courant à reculons, repartit vers l'avant, pivota de nouveau pour courir à reculons, alla à reculons, pivota pour courir vers l'avant, accéléra sa course au bout de quelques pas, stoppa net, s'assit sur une borne et d'assis qu'il était repartit à la course.

Quand il s'immobilisa et repartit de nouveau, les images parurent s'obscurcir à partir des bords; finalement elles devinrent noires à l'exception d'un cercle au milieu. « Comme quand quelqu'un regarde avec une longue-vue dans un film », pensa-t-il. Il essuya la sueur sur ses jambes avec son pantalon. Il passa près d'une cave où les feuilles de thé avaient un reflet bizarre parce que la porte était entrouverte. « Comme des pommes de terre », pensa Bloch.

Bien entendu la maison devant lui n'avait qu'un étage, les volets étaient fixés par des crochets, il y avait des lichens (encore un de ces mots!) sur les tuiles du toit, la porte était fermée, au-dessus était écrit : ÉCOLE PUBLIQUE, dans le jardin derrière quelqu'un fendait du bois, c'était sans doute le concierge, juste, et devant l'école il y avait naturellement une haie, oui, c'était exact, rien ne manquait, pas

même l'éponge sous le tableau au-dedans, dans la salle de classe obscure, et à côté la boîte contenant les morceaux de craie, pas même au-dehors, sur les murs, les demi-cercles en dessous des fenêtres pour lesquels il y avait une légende confirmant qu'il s'agissait de marques de crochets; on aurait vraiment dit que tout ce qu'on voyait et entendait confirmait que l'exactitude y était.

Le couvercle de la caisse à charbon dans la salle de classe était soulevé, dans la caisse on pouvait voir (poisson d'avril!) le manche de la pelle à charbon, on pouvait voir aussi le plancher avec ses larges lattes dont les interstices étaient encore humides après le lessivage, sans oublier la carte au mur, l'évier près du tableau et les feuilles de maïs sur le rebord de la fenêtre : rien qu'une mauvaise imitation! Il n'allait pas se laisser prendre à ces poissons d'avril.

On aurait dit qu'il décrivait des cercles de plus en plus vastes. Il avait oublié le paratonnerre près de la porte et maintenant ce paratonnerre lui apparaissait comme un mot clé. Il était temps de s'y mettre. Il choisit la solution de passer dans le préau, derrière, en longeant l'école, et de parler avec le concierge dans l'appentis. Appentis, concierge, préau : mots clés. Il regarda le concierge qui posait une bûche sur le billot, qui s'apprêtait à lever la hache. Entre-temps il l'interpella du préau, le concierge suspendit son geste, répondit, et quand il frappa, la bûche tomba sur le côté avant d'être touchée, il enfonça sa hache dans le billot et de la poussière s'envola. La pile de bois non coupé dans le fond s'écroula. Encore un de ces mots clés! Mais tout le résultat fut que Bloch demanda au concierge, dans l'appentis à demi obscur, s'il n'y avait que cette salle-là pour tous les élèves, et que le concierge répondit qu'il n'y avait que cette salle-là pour toutes les classes.

Pas étonnant que les enfants n'aient même pas appris à parler quand ils quittent l'école, dit soudain le concierge, fichant la hache dans le billot et sortant de l'appentis : ils n'étaient même pas capables de former une seule phrase complète, entre eux ils ne se parlaient pratiquement que par mots isolés, ne disaient rien du tout si on ne les questionnait pas, et ce qu'ils apprenaîent, ce n'étaient que des phrases toutes faites qu'ils ânonnaient de mémoire; à part cela, ils étaient incapables de faire une phrase. « En fait, ils souffrent tous plus ou moins de troubles de la parole », dit le concierge.

Qu'est-ce que cela signifiait? Où le concierge voulait-il en venir? Y avait-il là-

dedans un rapport quelconque avec lui? Aucun? Mais alors pourquoi le concierge faisait-il comme si ça avait un rapport avec lui?

Bloch aurait dû répondre mais il ne s'y risqua pas. Si jamais il avait commencé, il aurait été obligé de continuer. Et il se promena encore un peu dans le préau, aida le concierge à ramasser les bûches qui avaient sauté de l'appentis quand il les avait fendues, puis regagna petit à petit la route sans se faire remarquer, parvint à s'éloigner sans être inquiété.

Il passa devant le stade. La journée de travail était terminée, les footballeurs s'entraînaient. Le sol était si humide que des gouttes jaillissaient de l'herbe chaque fois qu'un joueur tapait dans le ballon. Bloch regarda un moment, la nuit tombait, il poursuivit son chemin.

Il mangea un plat froid et but plusieurs verres de bière à l'auberge près de la gare. Il s'assit sur un banc au-dehors, sur le quai. Une jeune fille en souliers à hauts talons allait et venait sur le gravier. Le téléphone sonnait dans le bureau du chef de gare. Un employé se tenait sur le pas de la porte et fumait. Quelqu'un sortit de la salle d'attente et s'immobilisa aussitôt. De nouveau ça cliqueta dans le bureau du chef de gare et on entendit parler

fort comme quand quelqu'un téléphone. Entre-temps la nuit était tombée.

Tout était assez silencieux. On voyait ici et là quelqu'un qui tirait sur une cigarette. Un robinet fut ouvert en grand et refermé aussitôt. Comme si quelqu'un avait eu peur! Des personnes parlaient un peu plus loin dans le noir, on entendait des sons aigus, comme dans le demi-sommeil: a, i. Quelqu'un s'écria. Hou! Impossible de distinguer si c'était un homme ou une femme qui avait crié. On entendait beaucoup plus loin quelqu'un dire avec une grande netteté: « Vous avez l'air très abattu! » On voyait avec la même netteté un cheminot, debout entre les rails, qui se grattait la tête. Bloch croyait dormir.

On pouvait voir un train entrer en gare. On voyait quelques personnes qui descendaient comme si elles ne savaient trop si elles devaient descendre. Un ivrogne descendit en dernier et claqua la portière. On voyait l'employé sur le quai qui faisait un signal avec sa lampe de poche et le train qui redémarrait.

Bloch consulta l'horaire des trains dans la salle d'attente. Plus aucun train ne passait ce jour-là. De toute façon il était maintenant assez tard pour aller au cinéma.

Il y avait déjà des gens dans l'entrée du cinéma. Bloch les rejoignit, son ticket à la main. Il en venait sans arrêt. C'était agréable d'entendre tous les bruits. Bloch sortit devant le cinéma, traîna un peu, puis rentra.

Dans le film, quelqu'un tirait avec un fusil sur un homme qui était assis devant un feu de camp, lui tournant le dos, très loin. Rien ne se produisit; l'homme ne s'écroula pas, resta assis, ne regarda même pas qui avait tiré. Un temps s'écoula. Puis l'homme s'affaissa lentement sur le côté et resta immobile. Toujours les mêmes, ces vieux fusils, dit le tireur à son compagnon: pas de puissance. Quant à l'homme assis devant le feu, en réalité il était déjà mort.

Après le film, Bloch partit en voiture vers la frontière avec deux jeunes gens. Une pierre heurta le dessous de la voiture; Bloch, qui était assis à l'arrière, devint de nouveau attentif.

C'était le soir du jour de paye et Bloch ne trouva plus aucune table libre à l'auberge. Il s'assit où il put. La gérante s'approcha et lui posa la main sur l'épaule. Il comprit et commanda du schnaps pour tous ceux qui étaient à la table.

Pour payer, il posa un billet plié sur la table. Près de lui, quelqu'un déplia le billet et dit qu'il se pouvait bien qu'un autre billet soit caché dans le premier. Bloch dit : et alors? et replia le billet. Le jeune homme déplia le billet et fit glisser le cendrier dessus. Bloch plongea la main dans le cendrier et lança les mégots au visage du jeune homme, de bas en haut. Quelqu'un lui retira sa chaise par-derrière, de sorte qu'il s'effondra sous la table.

Bloch se relevait d'un bond et enfonçait aussitôt son coude dans la poitrine du jeune homme qui lui avait retiré sa chaise. Le jeune homme s'écroula contre le mur et haleta, manquant d'air. Plusieurs personnes tordirent les bras de Bloch dans son dos, parvinrent à le jeter dehors. Il ne tomba même pas, ne fit que vaciller et se rua aussitôt dans la salle.

Il frappa le jeune homme qui avait déplié son billet. Un coup de pied l'atteignit parderrière, il tomba avec le jeune homme contre la table. Même en tombant, Bloch se jetait sur le jeune homme. Un autre l'empoigna par les jambes et tira. Bloch lui donna un coup de pied dans les côtes, il lâcha. Plusieurs autres maîtrisèrent Bloch et le traînèrent dehors. Sur la route, ils lui infligèrent une raclée et le firent avancer en le poussant de l'un à l'autre à grands coups de poing. Ils s'arrêtèrent tous ensemble devant le poste de douane, appuyèrent la tête de Bloch sur la sonnette et s'en allèrent.

Un douanier sortit, vit Bloch debout et

rentra. Bloch poursuivit les jeunes gens et en renversa un par-derrière. Les autres se précipitèrent sur lui. Bloch s'écarta et enfonça sa tête dans l'estomac d'un jeune homme. D'autres sortirent à leur tour de l'auberge. Quelqu'un lui jeta un manteau sur la tête. Bloch le toucha au genou mais un deuxième nouait déjà les manches. Alors ils l'expédièrent au tapis et rentrèrent dans l'auberge.

Bloch se libéra du manteau et les poursuivit. L'un d'eux s'arrêta, sans se retourner. Bloch se précipita sur lui, aussitôt il se déplaça, Bloch tomba par terre.

Au bout de quelque temps, il se releva et rentra dans l'auberge. Il voulut dire quelque chose mais quand il remua la langue, le sang fit des bulles dans sa bouche. Il s'assit à une table et montra du doigt qu'il fallait lui apporter quelque chose à boire. A la table, les autres ne s'occupaient pas de lui. La serveuse lui apporta une bouteille de bière sans verre. Il crut voir des petites mouches courir cà et là sur la table mais ce n'était que la fumée des cigarettes. Il était trop faible pour soulever la bouteille avec une main: il la saisit donc des deux mains et se pencha en avant pour ne pas être obligé de la lever trop haut. Ses oreilles étaient si sensibles qu'un certain temps on ne jeta pas les cartes sur la table à côté mais on

les fit claquer sur la table, et au comptoir l'éponge ne tomba pas dans l'évier mais explosa dans l'évier, et la fille de la gérante, pieds nus dans des sabots, ne traversa pas la salle mais martela le plancher, le vin ne coula pas mais glouglouta dans les verres et le jukebox ne joua pas mais gronda.

Il entendit une femme crier de peur, mais un cri de femme dans la salle de café n'avait pas de sens; la femme avait très bien pu ne pas crier de peur. Malgré tout le cri l'avait fait bondir; rien qu'à cause du bruit, tant le cri de la femme avait été perçant.

Peu à peu les autres détails perdirent aussi leur sens : la mousse dans les bouteilles à bière vides l'inspirait aussi peu que le paquet de cigarettes qu'un jeune homme près de lui ouvrait assez pour en sortir une cigarette avec les ongles. Les allumettes brûlées qui étaient enfoncées entre toutes les lattes du plancher un peu écartées ne le préoccupaient plus non plus, et les marques d'ongles dans le mastic des fenêtres ne lui faisaient plus l'effet d'avoir un rapport avec lui. Désormais tout le laissait froid, avait repris sa place; comme en temps de paix, pensa Bloch. Il n'y avait plus rien à déduire du coq empaillé au-dessus du jukebox; les mouches qui dormaient au plafond ne se faisaient plus non plus aucune allusion.

On voyait un garçon qui se coiffait avec les doigts, on voyait des jeunes filles qui faisaient un pas en arrière pour aller danser, on voyait des jeunes gens qui se levaient et boutonnaient leur veston, on entendait les cartes qui crissaient quand on les battait, mais on n'avait plus à y consacrer son temps.

Bloch se sentit fatigué. Plus il se sentait fatigué, plus il percevait tout avec netteté, distinguait une chose de l'autre. Il voyait la porte qui restait ouverte chaque fois que quelqu'un sortait et sans cesse il en voyait se lever et refermer la porte. Il était si fatigué qu'il voyait chaque objet en particulier, les contours des objets surtout, comme s'il n'existait d'eux que les contours. Il voyait et entendait tout directement, sans être obligé de traduire en mots d'abord ou bien de ne saisir que mots et jeux de mots, comme avant. Dans son état, tout lui paraissait naturel.

Puis la gérante vint s'asseoir près de lui, il passa le bras autour d'elle avec tant de simplicité qu'elle ne parut pas surprise du tout. Il mit quelques pièces dans le juke-box, comme si de rien n'était, et dansa sans façon avec elle. Il s'aperçut que, chaque fois qu'elle lui disait quelque chose, elle citait son nom.

Il voyait la gérante se tenir les mains et cela n'avait plus d'importance, les lourds rideaux n'avaient plus non plus rien de spécial, et il était normal que les partants soient de plus en plus nombreux. Tranquillisé, on les entendait qui satisfaisaient un besoin dehors et s'en allaient.

Il y eut un peu moins de bruit dans la salle, de sorte que le son des disques du juke-box était très net. Dans la pause entre les disques, on parlait plus bas ou bien on respirait moins fort; et on était content d'entendre le disque suivant commencer. Il sembla à Bloch qu'on pouvait parler de ces événements comme de quelque chose qui se reproduit; un emploi du temps, pensa-t-il; ce qu'on écrit sur les cartes postales: « Le soir, on reste à l'hôtel et on écoute des disques. » Il se sentait de plus en plus fatigué, les pommes tombaient des arbres dehors.

Quand il n'y eut plus personne à part lui, la gérante alla dans la cuisine. Bloch resta assis et attendit la fin du disque. Il éteignit le jukebox, de sorte qu'il n'y avait plus de lumière que dans la cuisine. La gérante était assise à la table et faisait ses comptes. Bloch se dirigea vers elle, il avait un dessous de bière à la main. Quand il sortit de la salle, elle leva les yeux et le regarda venir vers elle. Il pensa trop tard au dessous de bière, il voulut vite le cacher, avant qu'elle le voie, mais déjà elle abaissait son

regard vers sa main et lui demandait ce qu'il voulait faire du dessous, si par hasard elle n'y avait pas noté une addition qui n'avait pas été enregistrée. Bloch laissa tomber le dessous de bière et s'assit à côté de la gérante, sans enchaîner, en marquant un arrêt entre les deux actions. La gérante continua à compter, lui parlant en même temps, puis rangea l'argent. Bloch dit qu'il avait simplement oublié qu'il tenait le dessous de bière, que cela ne signifiait rien.

Elle l'invita à manger quelque chose avec elle. Elle posa un plateau devant lui. Il manquait un couteau, dit-il, alors qu'elle avait posé le couteau près du plateau. Elle devait aller chercher le linge dans le jardin, dit-elle, la pluie commencait à tomber. Il ne pleuvait pas, rectifia-t-il, ce n'étaient que des gouttes d'eau qui tombaient des arbres parce qu'il y avait un peu de vent. Mais elle était déjà partie, et comme elle avait laissé la porte ouverte, il constata qu'il pleuvait. Il la vit revenir et lui cria qu'elle avait perdu une chemise, mais il constata que ce n'était que la serpillière qui se trouvait déjà près de l'entrée avant. Quand elle alluma une bougie audessus de la table, il vit la cire couler dans une assiette parce qu'elle tenait la bougie un peu inclinée dans sa main. Ou'elle fasse donc attention, dit-il, la cire coulait dans l'assiette propre. Mais déjà elle posait la bougie dans la cire fondue, encore liquide, et appuyait dessus en attendant qu'elle tienne debout toute seule. « J'ignorais que tu voulais mettre la bougie sur l'assiette », dit Bloch. Elle fit le geste de s'asseoir là où il n'y avait pas de chaise, Bloch s'écria « Attention », alors qu'elle s'était simplement accroupie et ramassait une pièce qui était tombée sous la table pendant ses comptes. Elle se dirigea vers la chambre à coucher, pour aller voir la petite, et aussitôt Bloch l'appela; même quand elle quitta la table à un moment donné, il l'appela pour lui demander où elle allait.

Elle alluma la radio sur le réfrigérateur; c'était bon de la regarder qui s'affairait pendant que la radio jouait de la musique. Dans les films, l'émission était interrompue dès qu'on allumait la radio, on diffusait un avis de recherche.

A table, ils bavardèrent. Il semblait à Bloch qu'il était incapable de parler avec sérieux. Il se mit à faire des plaisanteries mais la gérante prit à la lettre tout ce qu'il disait. Il dit que son corsage était rayé comme un polo de foot, mais avant qu'il ait ajouté quoi que ce soit, elle lui demandait déjà si son corsage ne lui plaisait pas, ce qu'il avait à lui reprocher. Il affirma, sans résultat, qu'il n'avait fait que plaisanter, que le corsage allait même très bien avec sa peau blanche: elle lui demanda cette fois si sa peau était trop blanche pour lui. Il dit pour plaisanter que sa cuisine était presque installée comme une cuisine de la ville et elle lui demanda pourquoi il disait « presque ». Les gens étaient-ils plus propres en ville? Même quand Bloch fit une plaisanterie sur le fils du châtelain (il lui avait sans doute fait des propositions de mariage), elle le prit au mot et dit que le fils du châtelain n'était pas libre. Il voulut alors expliquer par une comparaison qu'il n'avait pas parlé sérieusement, mais elle prit aussi cette comparaison à la lettre. « Je n'ai rien voulu dire par là », dit Bloch. « Tu devais bien avoir une raison pour le dire », répondit la gérante. Bloch rit. Elle lui demanda pourquoi il riait d'elle.

Dans la chambre, la petite poussa un cri. La gérante y alla et la calma. Quand elle revint, Bloch était debout. Elle s'immobilisa devant lui et le contempla un moment. Puis elle parla spontanément. Comme elle était très près de lui, il ne put répondre et fit un pas en arrière. Elle ne bougea pas, mais eut une réaction. Bloch voulut la toucher. Enfin il remua la main, elle regarda de côté. Bloch laissa retomber sa main et fit comme s'il avait plaisanté.

La gérante s'assit de l'autre côté de la table et continua à parler.

Il voulut dire quelque chose, mais ne trouva plus ce qu'il voulait dire. Il essava de se rappeler, il ne se rappelait pas de quoi il s'agissait mais cela avait un rapport avec nausée. Puis un mouvement de la main de la gérante lui rappela autre chose. De nouveau il ne trouva pas ce que c'était mais cela avait un rapport avec honte. Ce qu'il percevait, mouvements et objets, ne lui rappelait pas d'autres mouvements et d'autres objets mais des sensations et des sentiments; et il ne se rappelait pas les sentiments comme quelque chose de passé mais les revivait comme quelque chose de présent, il ne se rappelait pas la honte et la nausée mais avait honte et avait la nausée au moment même où il se souvenait, sans retrouver les motifs de la honte et de la nausée. Nausée et honte, les deux ensemble, étaient si fortes qu'il se mit à éprouver des démangeaisons sur tout le corps.

Un objet métallique heurta la vitre dehors. A sa question, la gérante répondit que c'était le fil du paratonnerre qui tenait mal. Bloch, qui avait déjà observé un paratonnerre près de l'école, vit aussitôt une intention dans cette répétition; cela ne pouvait pas être un hasard s'il rencontrait deux fois de suite un paraton-

nerre. Il ne voyait que des ressemblances de toute facon; chaque objet lui en rappelait un autre. Que signifiait cette double apparition du paratonnerre? Que devait lui suggérer le paratonnerre? Etait-ce encore un jeu de mots? Est-ce que ça voulait dire que rien ne pouvait lui arriver? Ou bien est-ce que ça insinuait qu'il devait tout raconter à la gérante? Et pourquoi les gâteaux là-bas, sur la planche, avaient-ils des formes de poissons? A quoi faisaient-ils allusion? Devait-il être « muet comme un poisson »? N'avait-il plus le droit de parler? Etait-ce ce qu'insinuaient les gâteaux sur la planche? On aurait dit qu'il ne voyait pas tout cela mais le déchiffrait, sur une affiche portant des consignes par exemple.

Oui, c'étaient des consignes. Le chiffon posé sur le robinet lui ordonnait quelque chose. Le bouchon de la bouteille de bière sur la table qui avait déjà été débarrassée de tout le reste lui enjoignait aussi quelque chose. Cela s'organisait: partout il voyait une injonction; à faire ceci, à ne pas faire cela. Tout lui était soufflé, l'étagère avec les pots à épices, une étagère avec des pots de confiture fraîche... cela se répétait. Bloch s'aperçut que depuis un certain temps il ne parlait plus tout seul: la gérante se tenait devant l'évier et ramassait les restes de pain dans les soucoupes. On était

obligé de tout ranger après lui, dit-elle, il ne fermait même pas le tiroir où il prenait les couverts, les livres qu'il feuilletait, il les laissait ouverts, il ôtait son veston et le lâchait tout bonnement.

Bloch répondit qu'il avait bien le sentiment qu'il devait tout lâcher. C'était tout juste s'il ne lâchait pas ce cendrier qu'il tenait par exemple : lui-même était surpris de le voir encore dans sa main. Il s'était levé, tenant le cendrier devant lui. La gérante le regarda. Il contempla un moment le cendrier puis le posa. Comme pour prévenir les malentendus qui se répétaient tout autour de lui, Bloch répéta ce qu'il avait dit. Il était si désemparé qu'il le répéta encore une fois. Il vit la gérante qui secouait le bras au-dessus de l'évier. Elle dit qu'un morceau de pomme tombé dans sa manche ne voulait plus en sortir. Ne voulait plus en sortir? Bloch l'imita en secouant le bras de la même façon. Il lui semblait que s'il imitait tout, il se trouverait comme à l'abri du vent. Mais aussitôt elle en fut frappée, elle contrefit sa facon de l'imiter.

Elle s'était approchée du réfrigérateur sur lequel était posée une boîte de gâteaux. Bloch la regarda qui, l'imitant toujours, touchait la boîte de gâteaux par-derrière. Comme il la regardait avec beaucoup d'attention, elle donna encore un coup de coude en arrière. La boîte se mit à glisser et bascula lentement pardessus le bord arrondi du réfrigérateur. Bloch aurait eu le temps de l'attraper mais il attendit de la voir tomber.

Pendant que la gérante faisait le geste de ramasser la boîte, il alla de droite à gauche, dès qu'il s'arrêtait, il repoussait les objets le plus loin possible, une chaise, un briquet sur le fourneau, un coquetier sur la table. « Tout estil en ordre? », demanda-t-il. Il lui posait la question qu'il voulait s'entendre poser. Mais avant qu'elle ait pu répondre, on frappa à la vitre dehors comme jamais le fil d'un paratonnerre ne l'aurait fait. Bloch l'avait su dès l'instant d'avant.

La gérante ouvrit la fenêtre. Il y avait dehors un douanier qui demanda un parapluie pour rentrer au village. Bloch déclara qu'il pouvait l'accompagner et se fit donner par la gérante le parapluie qui était suspendu sous le bleu de travail à la porte. Il promit de le rapporter le lendemain. Tant qu'il ne l'avait pas rapporté, rien ne pouvait se produire.

Sur la route, il ouvrit le parapluie; le ruissellement de la pluie était si fort qu'il n'entendit pas si elle lui avait répondu quelque chose. Le douanier courut le long du mur pour s'abriter sous le parapluie, ils s'en allèrent. Au bout de quelques pas, la lumière s'éteignit dans l'auberge, ce fut l'obscurité totale. Il faisait si sombre que Bloch se tenait la main devant les yeux. Il entendit souffler des vaches derrière le mur qu'ils longeaient. Quelque chose passa devant lui. Les feuilles bruissèrent sur le côté de la route. « Voilà que j'ai failli marcher sur un hérisson! », s'écria le douanier

Bloch lui demanda comment il avait pu voir le hérisson dans l'obscurité. Le douanier répondit : « C'est mon métier. Au premier mouvement, au premier bruit, il faut être capable de reconnaître ce qui est à l'origine du mouvement ou du bruit. Il faut même identifier ce qui bouge à l'extrême limite de l'image rétinienne, même cela, et aussi définir sa couleur, alors qu'on ne peut voir intégralement les couleurs qu'au centre de l'image rétinienne. » Entre-temps ils avaient laissé derrière eux les maisons de la frontière et suivaient un raccourci près du ruisseau. Le sentier était recouvert de sable, plus clair à mesure que Bloch s'habituait à l'obscurité.

« En fait, nous n'avons pas trop de travail, dit le douanier. Depuis que la frontière est minée, il n'y a plus de contrebande. La tension se relâche, on s'amollit et on n'arrive plus à se concentrer. Et s'il y a malgré tout un embêtement, on ne réagit même pas. »

Bloch vit quelque chose qui courait vers lui et il se plaça derrière le douanier. Un chien passa devant lui et le frôla.

« Quand un individu se trouve sur votre chemin, on ne sait même plus comment l'appréhender. On est mal disposé au départ et si jamais on se ressaisit, on se fie au fait que le collègue d'à côté attrapera l'individu; le collègue, lui, se fie au fait qu'on l'attrapera, et l'individu s'esquive. » S'esquive? Bloch entendit le douanier, près de lui, qui reprenait son souffle sous le parapluie.

Le sable craqua derrière lui, il se retourna et vit le chien qui revenait. Ils poursuivirent leur chemin, le chien courait à leurs côtés et flairait les mollets de Bloch. Bloch s'arrêta, coupa une branche de noisetier près du ruisseau et chassa le chien.

« Quand on est face à face, enchaîna le douanier, l'important c'est de regarder l'autre dans les yeux. Avant qu'il prenne sa course, ses yeux indiquent la direction dans laquelle il va courir. Mais en même temps il faut aussi observer ses jambes. Quelle est sa jambe d'appui? C'est dans la direction qu'indique sa jambe d'appui qu'il va courir. Quant à lui, s'il veut vous tromper et ne pas courir dans cette

direction, il va être obligé de changer de jambe juste avant de démarrer, il va perdre du temps et vous pourrez en profiter pour vous précipiter sur lui. »

Bloch baissa les yeux vers le ruisseau qu'on entendait couler mais qu'on ne voyait pas. Un gros oiseau s'envola d'un buisson. On entendait des poules gratter et taper du bec sur les planches d'une cabane.

« Il n'y a pas vraiment de règle, dit le douanier. On est toujours désavantagé parce que l'autre, de son côté, vous observe et prévoit votre réaction. Vous pourrez toujours réagir. Quand il se mettra à courir, il changera de direction dès le premier pas et vous, vous serez parti du mauvais pied. »

Entre-temps ils avaient rejoint la route goudronnée et approchaient de l'entrée du village. Ils piétinaient de la sciure mouillée que le vent avait éparpillée sur la route avant la pluie. Bloch se demanda si c'était parce qu'il donnait un autre sens à ses paroles que le douanier s'étendait tant sur une chose qui aurait très bien pu s'expliquer en une phrase. « Il a récité de mémoire! », pensa Bloch. Pour faire un essai, il se mit à parler en long et en large d'une chose pour laquelle il aurait suffi d'une phrase, mais le douanier parut trouver cela tout naturel et ne lui demanda pas où il voulait en venir. Donc, apparemment, le douanier avait bien exprimé sa pensée.

Déjà arrivés dans le village, ils croisèrent les élèves d'un cours de danse. « Cours de danse? » A quoi faisaient encore allusion ces mots? Au passage, une jeune fille avait fouillé dans son « sac à main », une autre portait des bottines à « tige ». Etaient-ce des abréviations quelconques? Il entendit qu'on refermait le sac derrière lui; il faillit refermer le parapluie en guise de réponse.

Avec son parapluie, il accompagna le douanier jusque chez lui. « Pour l'instant, je ne suis que locataire mais j'économise pour devenir propriétaire », dit le douanier, déjà dans l'escalier. Bloch était entré aussi. Voulait-il venir boire un schnaps? Bloch refusa, mais ne bougea pas. Tandis que le douanier montait l'escalier, la lumière s'éteignit. Bloch s'appuya contre les boîtes aux lettres en bas. Dehors, un avion passa assez haut. « L'avion postal! », s'écria le douanier en haut, dans le noir, et il appuya sur la minuterie. Ça résonna dans la cage d'escalier. Bloch était vite sorti.

A l'hôtel, il apprit que de nombreux touristes étaient arrivés et qu'on les avait casés sur des lits de camp dans le bowling; c'était à cause de cela qu'on entendait si peu de bruit aujourd'hui. Bloch demanda à la femme de chambre qui l'avait renseigné si elle voulait monter avec lui. Elle répondit sans broncher que ce n'était pas possible aujourd'hui. Puis, dans la chambre, Bloch l'entendit suivre le couloir, dehors, et passer en courant devant sa porte. Après la pluie, il faisait si froid dans sa chambre qu'il lui sembla qu'on avait répandu partout de la sciure de bois humide. Il posa le parapluie dans le lavabo, pointe en avant, et s'étendit tout habillé sur le lit.

Bloch fut pris de torpeur. Il fit deux ou trois mouvements, sans force, pour ridiculiser la torpeur, mais cela ne put qu'accentuer son état. Une chose qu'il avait prononcée dans la journée lui revint à l'esprit; il essaya de s'en débarrasser en expirant. Puis il sentit qu'il s'endormait; comme avant la fin d'une mitemps, pensa-t-il.

Des faisans volaient à travers le feu, des rabatteurs longeaient le champ de maïs, le garçon d'hôtel était dans le cagibi et écrivait à la craie le numéro de la chambre sur son porte-documents, un arbuste sans feuilles était couvert d'hirondelles et de limaçons.

Il se réveilla peu à peu et s'aperçut que quelqu'un respirait avec bruit dans la chambre d'à côté et que, dans son demi-sommeil, le rythme de cette respiration créait pour lui des phrases; pour lui, l'expiration était comme un

- « Et » étiré et le bruit prolongé de l'inspiration se transformait en ces phrases qui suivent toujours le « Et » après les tirets, tirets auxquels correspondaient les pauses entre expiration et inspiration. Des soldats avec des souliers de sortie à bout pointu se tenaient devant le cinéma, on posa la boîte d'allumettes sur le paquet de cigarettes, il y avait un vase à fleurs sur la fenêtre, un camion de sable dépassait l'autocar en soulevant de la poussière, un auto-stoppeur avait dans son autre main une poignée de raisin, devant la porte quelqu'un disait : « Veuillez ouvrir! »
- « Veuillez ouvrir! » Ces deux derniers mots n'allaient pas du tout avec la respiration, à côté, qui devenait de plus en plus nette alors que les phrases cessaient de se former. Cette fois il était bien réveillé. De nouveau quelqu'un frappa à la porte et dit : « Veuillez ouvrir! » C'était parce que la pluie ne tombait plus qu'il avait dû se réveiller.

Il se dressa brusquement, un ressort reprit sa position, la femme de chambre était devant la porte avec le plateau du petit déjeuner. Il n'avait pas commandé de petit déjeuner, put-il tout juste dire, elle avait demandé pardon et avait frappé à la porte d'en face.

De nouveau seul dans la chambre, il constata que tout avait changé de place. Il

ouvrit le robinet. Aussitôt une mouche tomba de la glace dans le lavabo et fut engloutie à l'instant. Il s'assit sur le lit : peu de temps avant, la chaise était encore à sa droite et maintenant elle était à sa gauche. L'image était-elle inversée ? Il la regarda de gauche à droite puis de droite à gauche. Il recommença son inspection de gauche à droite : elle lui fit l'effet d'une lecture. Il vit une-armoire-puis une-petite-table-puis-une-corbeille à papie:—puis—une—tenture; par contre, en regardant de droite à gauche il vit une ⊢. à côté la TI, en dessous la 0, à côté la III dessus son i; et en regardant tout autour de lui il vit la . à côté le (a) et le (.). Il était assis sur le , en dessous il y avait une -, à côté une ___. Il se dirigea vers la [[]]: Bloch ferma les rideaux et sortit.

En bas, la salle était occupée par les touristes. L'hôtelier envoya Bloch dans la petite pièce où la mère de l'hôtelier était installée devant le poste de télévision, rideaux fermés. L'hôtelier écarta les rideaux et se plaça près de Bloch. Bloch le vit à sa gauche et, quand il regarda de nouveau, à sa droite. Bloch commanda un petit déjeuner et demanda le journal. L'hôtelier répondit que les touristes le lisaient. Bloch tâta son visage avec ses doigts; il eut l'impression que ses joues étaient engourdies. Il avait froid. Les mouches se traînaient sur le sol avec une telle lenteur qu'il les prit tout d'abord pour des hannetons. Une abeille s'envola du rebord de la fenêtre et retomba aussitôt. Les gens sautaient entre les flaques d'eau, dehors; ils portaient de gros sacs à provision. Bloch se palpa tout le visage.

L'hôtelier entra avec le plateau et dit que le journal n'était toujours pas libre. Il parlait si bas que Bloch à son tour parla bas pour lui répondre. « Ce n'est pas pressé », chuchotat-il. L'écran du poste de télévision était poussiéreux maintenant, à la lumière du jour, et la fenêtre par laquelle regardaient des écoliers au passage s'y reflétait. Bloch mangea et suivit l'émission. Par moments, la mère de l'hôtelier geignait.

Il aperçut un support avec une sacoche pleine de journaux, dehors. Il sortit, glissa tout d'abord une pièce de monnaie dans la fente près de la sacoche et prit un journal. Il avait l'habitude de feuilleter et lisait déjà sa propre description en entrant dans l'hôtel. Il avait attiré l'attention d'une femme dans l'autocar parce que des pièces étaient tombées de sa poche; la femme s'était penchée et avait vu qu'il s'agissait de pièces américaines. Puis elle avait appris qu'on avait trouvé des pièces semblables près du cadavre de la caissière. Au début, on n'avait pas pris ses informations au sérieux, pourtant on constatait que sa description concordait avec celle d'un ami de la caissière qui avait vu un homme près du cinéma la veille du crime, quand il était venu chercher la caissière en voiture.

Bloch s'installa de nouveau dans la petite salle et contempla le portrait qu'on avait fait de lui d'après les indications de la femme. Fallait-il comprendre qu'on ne connaissait pas encore son nom? Quand avait été imprimé le journal? Il vit qu'il s'agissait de la première édition qui paraissait dès la veille au soir. Le titre et le portrait lui firent l'effet d'être collés sur le journal; comme les journaux dans les films, pensa-t-il: les véritables manchettes y sont aussi remplacées par des manchettes correspondant au scénario; ou bien comme les manchettes qu'on peut faire imprimer soimême en caractères de son choix.

Les gribouillages dans la marge du journal avaient été déchiffrés, c'était le mot * Stumm *, avec une majuscule !; donc il s'agissait bien d'un nom propre. Une personne du nom de Stumm avait-elle un rapport avec l'affaire? Bloch songea qu'il avait parlé de son ami Stumm, le footballeur, avec la caissière.

Quand la femme de chambre débarrassa la table, Bloch ne replia pas le journal. Il entendit dire que le Bohémien avait été relâché, la mort du petit disparu était accidentelle. Il n'y avait qu'une photo de classe dans le journal parce que le petit n'avait jamais été photographié seul.

Un coussin avec lequel la mère de l'hôtelier se calait le dos tomba du fauteuil par terre Bloch le ramassa et sortit avec le journal. Il vit l'exemplaire de l'hôtel posé sur la table de jeur entre-temps les touristes étaient partis. Le journal — il s'agissait de l'édition du samedi — était si épais qu'il n'entrait pas dans le présentoir.

Quand une voiture le dépassa, il s'étonna d'une manière absurde — en effet, il faisait tout a fait clair — de la voir rouler phares éteints. Pas d'incidents à signaler. Il vit que dans les vergers on vidait les caisses de pommes dans des sacs. Une bicyclette qui le dépassait dérapa dans la boue Il vit deux fer-

¹ Stumm (adjectif): muet.

miers se serrer la main sur le seuil d'un magasin; les mains étaient si sèches qu'il les entendit frotter. Des traces boueuses de tracteurs se prolongeaient des chemins de terre sur la route. Il vit une vieille femme penchée devant une vitrine, un doigt sur les lèvres. Les parcs de stationnement devant les magasins se vidaient; les clients qui arrivaient encore passaient par-derrière. De la mousse — coulait — le long — des marches. Des édredons — étaient posés — derrière — les fenêtres. On rentrait dans les boutiques les tableaux noirs indiquant les prix. Les poules — picoraient — des grains de raisin. Les dindons étaient juchés pesamment sur les cages de laiton dans les jardins potagers. Les apprenties apparaissaient sur le pas de la porte et se posaient les mains sur les hanches. L'épicier était tout à fait immobile derrière la balance dans le magasin sombre. Il v avait — des miettes de levure — sur le comptoir.

Bloch se retrouva près d'un mur. Il y eut un bruit particulier quand on ouvrit près de lui une fenêtre qui n'était qu'entrebâillée. Il s était aussitôt éloigné.

Il se retrouva devant un bâtiment neuf qui n était pas encore habité, mais les vitres étaient déjà posées. Les pièces étaient vides, de sorte qu'on pouvait apercevoir d'une fenêtre à l'autre le paysage au-delà. Il sembla à Bloch qu'il avait construit lui-même la maison. C'était lui qui avait monté les prises de courant et même posé les vitres. Le burin, le papier de casse-croûte et le pot de filets de hareng sur le rebord de la fenêtre venaient de lui aussi.

Il regarda encore: non, les interrupteurs restaient des interrupteurs et les chaises de jardin dans le paysage derrière la maison restaient des chaises de jardin.

Il s'éloigna parce que —

Devait-il motiver le fait qu'il s'éloignait afin que —

Quel était son but lorsque —? Devait-il motiver ce « lorsque » en —? Etait-ce ainsi que —? En était-il déjà au point de —?

Pourquoi tirer une conclusion du fait qu'il allait ici? Devait-il motiver pourquoi il s'arrêtait ici? Pourquoi fallait-il qu'il ait un but en passant près d'une piscine?

Ces « ainsi que », « parce que », « afin que » étaient comme des prescriptions; il décida de les éviter pour ne pas les —

On aurait dit qu'un volet entrebâillé était ouvert doucement près de lui. Tout ce qui était concevable, tout ce qui était visible avait un emploi. Ce n'était pas un cri qui lui faisait peur mais une phrase sans queue ni tête terminant une série de phrases courantes. Il lui semblait que tout avait été débaptisé.

Les magasins étaient déjà fermés. Les rayons devant lesquels plus personne n'allait et venait avaient l'air encombrés. Il n'y avait pas un endroit sans au moins une pile de boîtes de conserve. Un ticket à moitié déchiré pendait encore de la caisse enregistreuse. Les magasins étaient si bien rangés que...

« Les magasins étaient si bien rangés qu'on ne pouvait plus rien montrer du doigt parce que... » Les magasins étaient si bien rangés qu'on ne pouvait plus rien montrer du doigt parce que chaque chose en cachait une autre. Dans les parcs de stationnement, il n'y avait plus maintenant que les bicyclettes des apprenties.

Après le déjeuner, Bloch alla au terrain de sport. De loin, il entendit les cris des spectateurs. Quand il arriva, les équipes de réserve jouaient encore en préliminaire. Il s'assit sur le banc placé du côté le plus long du terrain et lut tout le journal, même le supplément du week-end. Il entendit le bruit que ferait un morceau de viande qui tombe sur des dalles; il leva les yeux et vit que le lourd ballon mouillé avait rebondi sur la tête d'un joueur.

Il se leva et s'en alla. Quand il revint, le match avait déjà commencé. Les bancs étaient occupés, il alla derrière les buts en longeant le terrain. Il ne voulait pas rester trop près derrière et monta sur le talus bordant la route. Il longea la route jusqu'au drapeau à l'angle du terrain. Il lui sembla qu'un bouton de son veston sautait et tombait sur la route. Il ramassa le bouton et le mit dans sa poche.

Il parla avec quelqu'un qui se trouvait à côté de lui. Il se renseigna sur les équipes qui jouaient et demanda où était le tableau. Avec ce vent contraire, ils ne devraient pas envoyer le ballon si haut, dit-il.

Il observa que l'homme près de lui avait des boucles à ses souliers. « Moi, je ne m'y connais pas, répondit l'homme. Je suis représentant et je ne fais que passer pour quelques jours dans la région. »

- « Les joueurs crient beaucoup trop, dit Bloch. Un bon match se joue en silence. »
- « Mais il n'y a pas d'entraîneur à la limite du terrain qui leur crie ce qu'ils doivent faire », répondit le représentant.

Il sembla à Bloch qu'ils se parlaient tous deux à l'intention d'une troisième personne.

« Sur ces petits terrains, il faut se décider très vite quand on a le ballon », dit-il.

Il entendit un claquement, comme si le ballon rebondissait sur le poteau des buts. Bloch raconta qu'un jour il avait joué contre une équipe dont tous les joueurs étaient nupieds; chaque fois qu'ils touchaient le ballon, le claquement le transperçait.

« Un jour, au stade, j'ai vu un joueur qui s'est cassé la jambe, dit le représentant. On a entendu le craquement jusqu'aux dernières places debout. »

Bloch vit d'autres spectateurs qui se parlaient près de lui. Il n'observa pas celui qui parlait mais toujours celui qui écoutait. Il demanda au représentant s'il avait déjà essayé, dès l'amorce d'une attaque, de ne pas observer les avants mais le gardien vers les buts duquel les avants couraient avec le ballon.

« Ce n'est pas facile de ne plus suivre les avants et le ballon et de regarder le gardien de but, dit Bloch. Il faut faire l'effort de se détacher du ballon, c'est quelque chose de tout à fait anormal. » On ne voyait plus alors le ballon mais le gardien de but qui, les mains sur les chevilles, courait en avant, courait en arrière, se penchait vers la gauche et vers la droite et apostrophait les arrières. « D'habitude, on ne découvre le gardien de but que lorsque l'avant a déjà tiré au but. »

Ils suivirent ensemble la ligne de touche. Bloch entendit un halètement, comme si le juge de touche les dépassait en courant. « Cela fait un effet comique de voir le gardien de but courir dans tous les sens, sans ballon mais attendant le ballon », dit-il.

Il ne pouvait pas regarder longtemps, répondit le représentant, sans le vouloir il regardait bien vite vers les avants. Quand on regardait vers le gardien de but, on avait l'impression de loucher malgré soi. L'impression était la même quand on voyait quelqu'un s'avancer vers une porte et qu'on regardait la poignée de la porte au lieu de regarder la personne. On avait mal à la tête et on avait de la peine à respirer.

« On s'y habitue, dit Bloch, mais c'est ridicule. »

Un penalty fut accordé. Tous les spectateurs se précipitèrent derrière les buts.

« Le gardien de but cherche dans quel coin l'autre va shooter, dit Bloch. Si le gardien de but connaît l'avant-centre, il sait quel coin il choisit en général. Mais l'avant-centre, lui, peut très bien prévoir le raisonnement du gardien de but. Le gardien de but continue donc à chercher et se dit que cette fois le ballon ne va pas venir dans le même coin. Oui, mais si l'avant-centre suit toujours le raisonnement du gardien de but et se prépare à shooter vers le coin habituel? Et ainsi de suite et ainsi de suite. »

Bloch vit tous les joueurs qui reculaient les uns après les autres hors de la limite des onze mètres. L'avant-centre installa le ballon. Puis il recula à son tour hors de la limite des onze mètres.

« Quand l'avant-centre prend le départ, involontairement, juste avant le tir, le gardien de but indique avec son corps la direction dans laquelle il va se jeter et l'avant-centre peut shooter tranquillement dans l'autre, dit Bloch. Le gardien de but pourrait aussi bien essayer de crocheter une serrure avec un brin de paille. »

Soudain l'avant-centre prit le départ. Le gardien de but, qui portait un pull-over jaune vif, resta droit et immobile, l'avant-centre lui tira le ballon dans les mains.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- LE COLPORTEUR (traduction de Gabrielle Wittkop-Ménardeau), «Folio», nº 2438.
- L'ANGOISSE DU GARDIEN DE BUT AU MOMENT DU PENALTY (traduction d'Anne Gaudu), «Folio», nº 1407.
- LE MALHEUR INDIFFÉRENT (traduction d'Anne Gaudu). « Folio », nº 976.
- LA COURTE LETTRE POUR UN LONG ADIEU (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt), «Folio», nº 1716.
- L'HEURE DE LA SENSATION VRAIE (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt), «Folio», nº 1938.
- LA FEMME GAUCHÈRE (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt), «Folio», nº 1192.
- LE POIDS DU MONDE, un journal, novembre 1975mars 1977 (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt).
- LENT RETOUR (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt).
- LES FRELONS (traduction de Marc B. de Launay).
- PAR LES VILLAGES, théâtre (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt).
- HISTOIRE D'ENFANT (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt), «Folio», nº 2122 et «Folio Bilingue», nº 98.

- LA LEÇON DE LA SAINTE-VICTOIRE (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt), «Folio Bilingue», nº 18.
- LE CHINOIS DE LA DOULEUR (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt).
- L'HISTOIRE DU CRAYON (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt).
- POÈME À LA DURÉE (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt).
- APRÈS-MIDI D'UN ÉCRIVAIN (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt).
- L'ABSENCE (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt), «Folio», nº 2482.
- ESSAI SUR LA FATIGUE ESSAI SUR LE JUKE-BOX ESSAI SUR LA JOURNÉE RÉUS-SIE. Un songe de jour d'hiver (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt), «Folio», nº 3138.
- VOYAGE AU PAYS SONORE OU L'ART DE LA QUESTION (texte français de Bruno Bayen).
- UN VOYAGE HIVERNAL VERS LE DANUBE, LA SAVE, LA MARAVA ET LA DRINA (traduction de Georges Lorfèvre).
- MON ANNÉE DANS LA BAIE DE PERSONNE (traduction de Eusèbe Porcell), «Folio», nº 3172.
- PAR UNE NUIT OBSCURE JE SORTIS DE MA MAISON TRANQUILLE (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt), «Folio», nº 3558.
- « POURQUOI LA CUISINE ? » Textes écrits pour le spectacle « La cuisine » de Mladen Materíc.
- LUCIE DANS LA FORÊT AVEC LES TRUCS-MACHINS/LUCIE IM WALD MIT DEN DINGSDA (tra-

- duction de Georges-Arthur Goldschmidt), «Folio bilingue», nº 106.
- LA PERTE DE L'IMAGE OU PAR LA SIERRA DE GRE-DOS (traduction d'Olivier Le Lay).

Aux Éditions Christian Bourgois

- BIENVENUE AU CONSEIL D'ADMINISTRA-TION (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt), «Folio», nº 3050.
- LE NON-SENS ET LE BONHEUR (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt).
- CHRONIQUE DES ÉVÉNEMENTS COURANTS (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt).
- FAUX MOUVEMENTS (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt).
- IMAGES DU RECOMMENCEMENT (traduction de Georges-Arthur Goldschmidt).

Aux Éditions de l'Arche

Théâtre

- OUTRAGES AU PUBLIC ET AUTRES PIÈCES PARLÉES (texte français de Jean Sigrid).
- GASPARD (texte français de Thierry Garrel et Vania Vilers).
- LA CHEVAUCHÉE SUR LE LAC DE CONSTANCE (texte français de Marie-Louise Audiberti).
- LES GENS DÉRAISONNABLES SONT EN VOIL DE DISPARITION (texte français de Georges-Arthur Goldschmidt).

Chez d'autres éditeurs

AUTOUR DU GRAND TRIBUNAL (traduction de Jean-Claude Capèle), Fayard.

LE VOYAGE EN PIROGUE OU LA PIÈCE SUR LE FILM DE LA GUERRE, Éditions Complexe.

Impression Bussière
à Saint-Amand (Cher),
le 20 juillet 2006.
Dépôt légal : juillet 2006.
I" dépôt légal dans la collection : septembre 1982.
Numéro d'imprimeur : 062598/1.
ISBN 2-07-037407-6/Imprimé en France.

146366

Peter Handke L'angoisse du gardien de but au moment du penalty

Traduit de l'allemand par Anne Gaudu

Un ancien gardien de but se croit licencié de l'entreprise où il travaille et il quitte tout. Son errance finit par se transformer en vraie fuite après qu'il a étranglé une caissière de cinéma. Il va se livrer à de gratuites et dangereuses extravagances, jusqu'au jour où il assiste à un match de football au cours duquel le gardien de but réussit à arrêter un penalty: sa peur va alors être jugulée.

Cet itinéraire intérieur, aux fausses allures de roman policier, permet à Peter Handke de démontrer sa maîtrise.

Photographie de Dieter Appelt (détail) tirée de *Erinnerungsspur-Statische Vibration*, Nicolai, Berlin, 1979. Courtesy Galerie Limmer, Cologne.



